

Euripide
HÉLÈNE

Traduction de René Biberfeld

HÉLÈNE

Voici les flots du Nil aux belles nymphes ;
Lorsque fond la neige blanche, il arrose,
À la place des pluies de Zeus, les campagnes d'Égypte.
Protée régnait, de son vivant sur cette terre,
Il habitait sur l'île de Pharos, il était le maître de l'Égypte ;
Il prend pour femme l'une des jeunes filles de la mer,
Psamathée, quand elle a rejeté la couche d'Éaque.
Elle met au monde, dans son palais, deux enfants,
Un garçon, Théoclymène (son père a, toute sa vie,
Révéré les dieux) et une fille bien née,
Eidô, la fierté de sa mère quand elle était petite,
Lorsqu'elle est parvenue à l'âge florissant de la nubilité,
On l'a appelée Théonoé, car elle connaissait tout ce qui relève
Des dieux, le présent et l'avenir,
Un privilège qu'elle tient de Nérée, son aïeul.

Ma patrie, à moi, n'est pas inconnue,
C'est Sparte, Tyndare est mon père ; l'on dit
Que Zeus a volé vers ma mère, Léda,
Sous la forme d'un cygne poursuivi par un aigle,
Et s'est glissé sournoisement dans sa couche, si ce qu'on dit est vrai.
On m'appelle Hélène ; et les maux dont j'ai souffert,
Je vais vous en parler. Trois déesses sont venues
Dans un vallon trouver Alexandre, à propos de leur beauté,
Héra, Cypris, et la vierge née de Zeus,
Chacune voulait qu'il mît fin à leur différend en la désignant.
Ma beauté, si mon infortune est belle,
Cypris la met en avant, et promet ma couche à Alexandre
Elle l'emporte. Abandonnant les troupeaux de l'Ida, Pâris
Arrive à Sparte pour me récupérer.

Ulcérée de ne pas l'avoir emporté sur les autres déesses,
Héra a gonflé de vent une femme pour Alexandre,
Ce n'est pas moi qu'elle lui a donné, mais une forme
À mon image, formée à partir d'un bout de ciel qu'elle anime,
Pour le fils de Priam ; il croit me tenir dans ses bras —

Une vaine illusion, il ne me tient pas. Les desseins
De Zeus, s'ajoutent à ces malheurs.
Il a provoqué une guerre entre la terre des Grecs
Et les malheureux Phrygiens, pour soulager notre
Mère la terre d'un nombre excessif de mortels,
Et faire connaître le plus vaillant guerrier de la Grèce.
Ce n'est pas moi que défendait la valeur des Phrygiens,
Et que cherchait à reprendre l'armée grecque, mais mon nom.
Me prenant dans les replis de l'éther, Hermès
M'a enveloppée d'un nuage — Zeus ne m'avait pas
Oubliée — m'a installée ici dans le palais de Protée,
Qu'il a préféré à tous les mortels pour sa vertu,
Afin que je garde intacte la couche de Ménélas.
Je me trouve donc ici alors que mon pauvre époux
Réunit une armée, poursuit mes ravisseurs
Jusqu'au pied des murailles de Troie.
Bien des vies ont été fauchées sur les bords
Du Scamandre ; et moi, qui ai tout enduré,
On me maudit et je passe pour avoir trahi mon mari,
En impliquant les Grecs dans une grande guerre.

50

Pourquoi rester en vie ? J'ai bien écouté les paroles
Du dieu Hermès : je devais revenir vivre sur le glorieux sol
De Sparte, aux côtés de mon époux — il saura que je ne suis pas
Allée à Troie, pour ne pas avoir à m'étendre sur le lit d'un autre.
Tant que Protée voyait la lumière
Du soleil, j'étais à l'abri de toute union ; depuis qu'il a été
Enveloppé dans les ténèbres de la terre, le fils du mort
Veut me contraindre au mariage. Et moi, qui révère mon premier
Mari, je me prosterne devant le tombeau de Protée
Pour le supplier de préserver ma couche pour mon mari.
Afin que, si je porte un nom méprisé de toute la Grèce,
Mon corps ne soit ici exposé à aucun outrage.

TEUCROS

Qui exerce son autorité sur cette forteresse ?
L'on peut imaginer que c'est le palais de Protée,
Le portique est royal, la demeure garnie de solides créneaux !
Eh !
Ô dieux, que vois-je là ? L'exécration
Image, dégoûtante de sang, d'une femme qui a causé la perte
De tant de Grecs et la mienne. Tu ressembles tellement à Hélène...
Que les dieux te crachent dessus. Si je ne me trouvais pas
En terre étrangère, d'un trait infailible,
Tu mourrais pour payer ta ressemblance avec la fille de Zeus.

HÉLÈNE

Que t'arrive-t-il, malheureux ? — Qui es-tu pour te détourner de moi,
Et me prendre en haine à cause de ses malheurs ?

TEUCROS

J'ai eu tort ; je me suis emporté plus que je ne l'aurais dû :
Toute la Grèce exècre la fille de Zeus.
Pardonne-moi ce que j'ai dit, femme.

HÉLÈNE

Qui es-tu ? De quel pays viens-tu pour échouer ici ?

TEUCROS

Un des ces Achéens, femme, qui ont souffert.

HÉLÈNE

Il n'est pas surprenant que tu haïsse Hélène.
Mais qui es-tu et d'où ? Quel nom faut-il donner à ton père ?

TEUCROS

Je m'appelle Teucros, le père qui m'a engendré,
C'est Télamon, et Salamine, la patrie qui m'a nourri.

HÉLÈNE

Pourquoi donc es-tu venu sur les terres du Nil ?

TEUCROS

J'ai été banni de ma patrie par mes proches.

HÉLÈNE

Tu dois être malheureux : qui te chasse de ta patrie ?

TEUCROS

Mon père Télamon. Peut-on être plus proche ?

HÉLÈNE

Pourquoi ? Ton sort doit être justifié.

TEUCROS

C'est Ajax, mon frère, qui a causé ma perte, en mourant à Troie.

HÉLÈNE

Comment ? Lui as-tu, de ton poignard, ôté la vie ?

TEUCROS

Il s'est donné la mort en se jetant sur son épée.

HÉLÈNE

Un accès de folie ? On ne peut s'y résoudre quand on a toute sa tête.

TEUCROS

Connais-tu Achille, le fils de Pélée ?

HÉLÈNE

Oui ;
C'était un prétendant d'Hélène, à ce qu'on dit.

TEUCROS

Ses compagnons se sont disputé ses armes à sa mort.

100

HÉLÈNE

Mais quel malheur cela a-t-il entraîné pour Ajax ?

TEUCROS

C'est un autre qui a eu les armes, il s'est ôté la vie.

HÉLÈNE

Tu as donc subi les conséquences de ses malheurs ?

TEUCROS

Oui, parce que je ne suis pas mort avec lui.

HÉLÈNE

Tu es donc allé, étranger, à la célèbre ville de Troie ?

TEUCROS

Je l'ai ravagée, avec les autres et je m'y suis perdu.

HÉLÈNE

On y a mis le feu ? Elle a disparu dans l'incendie ?

TEUCROS

Au point qu'on ne distingue aucune trace des murailles.

HÉLÈNE

Ô malheureuse Hélène ! Tu as entraîné la mort des Phrygiens !

TEUCROS

Et celle des Achéens : elle a causé de grands malheurs.

HÉLÈNE

Cela fait combien de temps qu'on a détruit cette ville ?

TEUCROS

Sept années à peu près ont accompli leur cycle.

HÉLÈNE

Et combien de temps êtes-vous restés à Troie.

TEUCROS

Bien des lunes, il s'est écoulé dix années.

HÉLÈNE

Avez-vous également pris cette Spartiate ?

TEUCROS

Ménélas l'a traînée en la tirant par ses cheveux.

HÉLÈNE

As-tu vu cette pauvre femme, ou te l'a-t-on dit ?

TEUCROS

Comme toi, et pas moins, comme je te vois, de mes yeux.

HÉLÈNE

Attention...vous pouviez tenir une illusion des dieux.

TEUCROS

Ne me parle plus d'elle, et change de sujet.

HÉLÈNE

Prenez-vous vos visions pour la réalité ?

TEUCROS

Je l'ai vue de mes yeux, et mon esprit le voit.

HÉLÈNE

Ménélas se trouve-t-il chez lui, avec son épouse ?

TEUCROS

Ni à Argos, ni sur les rives de l'Eurotas.

HÉLÈNE

Ah ! C'est affreux, ce que tu me dis, pour ceux dont tu parles.

TEUCROS

Il a disparu avec son épouse, à ce qu'on dit.

HÉLÈNE

Les Argiens n'ont-ils pas pris le même chemin ?

TEUCROS

Si. Mais la tempête les a tout à fait dispersés.

HÉLÈNE

À quel endroit sur l'étendue de la mer salée ?

TEUCROS

Au milieu de la traversée, sur la mer Égée.

HÉLÈNE

Et personne ne l'a vu aborder quelque part ?

TEUCROS

Personne ; il passe pour mort dans toute la Grèce.

HÉLÈNE

Nous sommes perdues ; où es-tu, fille de Thestios ?

TEUCROS

Tu veux dire Léda ? C'en est fait, elle est morte.

HÉLÈNE

La honte publiée d'Hélène l'a-t-elle fait mourir ?

TEUCROS

C'est ce qu'on dit ; en glissant son noble cou dans un nœud coulant.
(.....)

HÉLÈNE

Et les fils de Tyndare, sont-ils vivants ou non ?

TEUCROS

Ils sont morts et pas morts ; il y a deux versions.

HÉLÈNE

Quelle est la plus probable ? Que de malheurs, pauvre de moi !

TEUCROS

On dit que ce sont des dieux, et transformés en astres.

HÉLÈNE

Ça me fait plaisir, ce que tu as dit ; qu'est-ce qu'on raconte, sinon ?

TEUCROS

Qu'ils se sont coupé la gorge, à cause de leur sœur, qu'ils ont expiré.
J'en ai assez parlé ; je ne tiens pas à me lamenter deux fois là-dessus.
Si je suis venu jusqu'à ces royales demeures,
C'est qu'il me faut voir Théonoé, la prophétesse,
Sers-moi d'intermédiaire, que j'obtienne un oracle,
Qui me dira par où, déployant au vent l'aile de mon vaisseau,
J'atteindrai la terre de Chypre, battue par les flots, où
Apollon m'a annoncé que je dois m'installer, en lui donnant
Le nom de l'île de Salamine, en souvenir de ma patrie.

150

HÉLÈNE

Ton vaisseau, sur la mer, étranger, te l'indiquera ; quitte
Ce pays, prends la fuite avant que le fils de Protée
Te voie, il règne sur cette terre ; il n'est pas là,
Il chasse et compte sur ses chiens pour faire un grand massacre.
Il tue tout étranger grec qui tombe entre ses mains.
Pourquoi... ne cherche pas à le savoir,
Et moi, je garderai le silence : qu'est-ce que cela t'apportera ?

TEUCROS

Tu as bien parlé, femme : que les dieux
T'accordent leurs faveurs pour cela.
Tu as le corps d'Hélène, tu n'as pas
Son esprit, tu es bien différente.
Qu'elle crève et salement, et ne revienne pas sur les bords
De l'Eurotas ; puisses-tu vivre heureuse toujours, femme.

HÉLÈNE

*Me lançant dans une grande lamentation sur mes grands malheurs,
Quelle plainte pousser ? Sur quel mode l'entamer ?
Celui des pleurs, des thrènes, ou du deuil ? Aïaï,
Jeunes filles ailées,
Vierges filles de la Terre,*

*Sirènes, puissiez-vous venir
Accompagner mes plaintes de la flûte
Lybienne, ou de la syrinx, pour faire écho, de vos tristes
Sonorités, à mes larmes,
De vos peines à mes peines, de vos chants à mes chants.
Qu'elle envoie, pour accompagner
Mes lamentations,
Perséphone, ses mélodies
Lugubres, elle recevra de moi, en plus de mes larmes
Dans son palais nocturne, l'offrande d'un
Péan
Aux pauvres trépassés.*

LE CHŒUR

*Près des flots bleu sombre,
J'étendais sur l'herbe ondulée
Mes étoffes pourpres aux rayons
Dorés du soleil
Pour les faire sécher sur des tiges de roseaux,
Quand j'ai entendu un plainte confuse,
Une élégie sans accompagnement de lyre, qu'a fait retentir
La Laconienne, telle une nymphe,
Une naïade
Qui lance sur les montagnes en s'enfuyant
Sur un mode plaintif, de sous la caverne rocheuse,
Ses cris,
Après avoir subi l'amour de Pan.*

HÉLÈNE

*Ió, Ió,
Capturées par un vaisseau barbare,
Filles de Grèce,
Un marin d'Achaïe,
Est venu, est venu, ajouter des larmes à mes larmes.
Les ruines de Troie sont encore
Ravagées par un feu destructeur,
Pour moi qui suis la cause de tant de morts,
Pour mon nom, qui a provoqué tant de peines,
Léda, avec son nœud coulant
S'est donné la mort tant elle
Souffrait de ma honte.
Mon époux, qui a longtemps erré sur la mer
N'est plus, il est mort,
Castor et son frère jumeau,*

*Honneur tous deux de leur patrie,
Ont disparu, disparu, quitté les sols retentissants
Du sabot de leurs chevaux et les gymnases
Près de l'Eurotas bordé de ses roseaux,
Une douleur pour les jeunes gens.*

LE CHŒUR

*Aiai, aiai ;
Ô destin lamentable,
Quel sort que le tien, femme.
Une vie invivable
T'a été réservée, réservée, quand t'a engendrée, avec ta mère,
Zeus s'enveloppant du plumage blanc d'un cygne,
Volant à travers l'éther.
De quels maux as-tu été préservée ?
Que n'as-tu enduré dans ta vie ?
Ta mère n'est plus,
Et les jumeaux de Zeus, ses enfants
Chéris, n'ont pas de chance.
Tu ne vois pas le sol de ta patrie,
La rumeur court dans les cités
Qui te fait partager,
Maîtresse, la couche d'un barbare,
Et ton époux a laissé sa vie,
Dans les vagues de la mer, plus jamais,
Tu ne connaîtras le bonheur de revoir
Le palais de ton père, et la Maison d'Airain.*

HÉLÈNE

*Las ! Las, quel Phrygien,
Quel homme, sinon, d'un sol grec,
A coupé la pin qui fut, pour Ilion,
Source de tant de larmes ?
En assemblant des planches de son bois
Le fils de Priam a construit ce funeste vaisseau,
Et s'est dirigé, poussé par des rames barbares
Vers mon foyer,
Vers ma misérable
Beauté, pour s'en emparer, en
M'épousant ; l'artificieuse,
La meurtrière Kypriis
Amenait la mort aux Danaens.
Quel triste destin, que le mien
Sur son trône d'or, la respectable*

*Déesse qui entoure Zeus de ses bras,
Héra m'a envoyé le fils
Aux pieds rapides de Maïa.
Je cueillais des roses dont je déposais
Les pétales dans les plis de ma robe,
Pour me rendre auprès d'Athéna, dans son temple d'airain ;
Il m'enlève à travers les airs
Jusqu'à cette terre ingrate,
Entraînant une discorde, une affreuse discorde
Entre les Priamides et la Grèce
Et mon nom,
Sur les bords du Simoïs,
Est mensongèrement décrié.*

250

LE CORYPHÉE

Ta situation est douloureuse, je le sais, mais tu dois
Endurer patiemment les contraintes de ta vie.

HÉLÈNE

À quel destin, mes amies, ai-je été enchaînée ?
Celle qui m'a donné le jour, l'a donné à un monstre ?
Aucune femme grecque, ni barbare,
N'est sortie de la coquille blanche d'un œuf,
Comme on dit que Lédà m'a fait naître de Zeus.
Monstrueuse est ma vie et mon sort,
Héra en est coupable, ainsi que ma beauté.
Ah ! Si je pouvais, comme sur une image, pour en faire
R ressortir la laideur, effacer ma beauté !
Et le triste destin qui est à présent le mien,
Si les Grecs l'oubliaient, s'ils gardaient le souvenir
De ma probité, comme ils se rappellent mes fautes !
Celui qui, devant faire face à une seule disgrâce,
Est malmené par les dieux, c'est un poids, mais il est supportable ;
Nous sommes accablée d'innombrables malheurs.
D'abord, sans avoir rien fait de mal, je suis discréditée ;
C'est un malheur plus grand que si c'était fondé,
Quand l'on nous attribue des fautes imaginaires.
Ensuite, les dieux m'ont fait passer de la terre de mes pères
À ce pays barbare, et, privée de mes amis,
Me voici esclave alors que j'étais libre.
Tous les barbares sont esclaves, à part un seul.
Et la seule ancre à laquelle je pouvais m'accrocher,
Que mon mari arrive et me libère de ces maux,
Il est mort, je peux plus y compter.

–Ma mère a disparu, et c'est moi qui l'ai tuée,
L'on a tort, et l'on a raison de m'en accuser.
Et ce qui était pour moi la parure de ma demeure,
Ma fille, sans époux, sera une vieille fille aux cheveux blancs ;
Les Dioscures, que l'on dit issus de Zeus,
Ne sont plus. Et moi, plongée dans un malheur éternel,
Je suis pratiquement morte, sans l'être en effet.
Et pour finir, si je rentrais dans ma patrie,
Elle me fermerait ses portes – l'on me prend pour
L'Hélène d'Ilion, qui a disparu avec Ménélas.
Si mon époux était encore en vie, il m'aurais reconnue
À mon retour, par des détails intimes connus de nous seuls.
Ce n'est pas possible à présent, il ne me reste aucun espoir.
À quoi bon vivre ? Qu'est-ce qui peut m'arriver ?
Avec un autre mari, serai-je délivrée de mes maux,
Au foyer d'un barbare, assise à une table
Richement garnie ? Mais quand un méchant époux
Vit avec une femme, il lui donne des haut-le-cœur.
Mieux vaut mourir ; comment le faire dignement ?
Une corde suspendue en l'air, cela manque d'élégance,
Et c'est inconvenant, même aux yeux des esclaves ;
Le poignard a quelque chose de noble et de beau,
Un court moment à passer lorsqu'on quitte la vie d'un coup.
J'en étais arrivée à un tel abîme de maux :
Certaines femmes sont heureuses de leur beauté,
C'est la mienne qui a causé ma perte.

300

LE CORYPHÉE

Quel que soit, Hélène, l'étranger qui est venu,
Ne va pas croire que tout ce qu'il a dit est vrai.

HÉLÈNE

Mais il m'a dit nettement que mon époux est mort.

LE CORYPHÉE

Bien des choses semblent claires, qui ne sont pas exactes.

HÉLÈNE

Cela prouve surtout que des paroles expriment la vérité.

LE CORYPHÉE

Tu es portée à supposer le pire plutôt qu'une bonne issue.

HÉLÈNE

C'est la peur qui m'assaille, elle me rend craintive.

LE CORYPHÉE

Quels sont les soutiens dont tu disposes dans le palais ?

HÉLÈNE

Je n'ai que des amis, à part celui qui cherche à m'épouser.

LE CORYPHÉE

Sais-tu ce que tu dois faire ? Laisse là ce tombeau...

HÉLÈNE

À quoi veux-tu en venir ? Que me conseilles-tu ?

LE CORYPHÉE

Rends-toi chez celle qui sait tout,
La petite-fille de la Néréïde marine,
Demande à Théoïé si ton mari est encore vivant,
Ou s'il ne voit plus le jour, ; quand tu sauras
Ce qu'il est devenu, abandonne-toi à la joie ou aux pleurs.
Tant que tu n'es sûre de rien, pourquoi continuer
À gémir ? Écoute-moi donc :
Éloigne-toi de cette tombe, va voir la jeune fille,
Par elle, tu sauras tout ; tu as, dans cette demeure,
Un moyen d'apprendre la vérité ; pourquoi regarder plus loin ?
Je tiens à t'accompagner moi-même dans sa demeure,
Pour apprendre ce que t'annoncera la vierge ;
Une femme se doit de soutenir une femme.

HÉLÈNE

*Je me range à votre avis, mes amies ;
Avancez, avancez vers le temple,
Pour apprendre, à l'intérieur de cette demeure,
Les épreuves par lesquelles il me faudra passer.*

LE CHŒUR

Nous le ferons volontiers et sans nous faire prier.

HÉLÈNE

*Oh, misérable journée,
Quelle nouvelle, pauvre de moi, vais-je
Entendre, qui m'arrachera des larmes ?*

LE CHŒUR

*Ne va pas, mon amie, jouer les devineresses,
Et pleurer, mon amie, avant que de souffrir.*

HÉLÈNE

*Qu'a donc pu endurer mon malheureux époux ? Voit-il la lumière,
Le quadriges du soleil, ou le mouvement des astres,
Ou, chez les morts, sous terre,
Habite-t-il aux enfers ?*

LE CHŒUR

*Envisage la meilleure
Des suites, quoi qu'il arrive.*

HÉLÈNE

*C'est toi que j'ai invoqué, et j'ai fait sur toi ce serment,
Toi qui as les eaux bordées de roseaux verts,
Eurotas, si elle exprime la vérité,
La rumeur que mon époux est mort,
Je vais, moi...*

350

LE CHŒUR

Que veux tu dire ? Ce n'est pas clair.

HÉLÈNE

*Je vais mettre à mon cou une
Corde pour me donner la mort,
Ou bien, avidement,
J'enfoncerai une épée, dont la lame
Fera jaillir le sang de ma gorge, quand je la pousserai dans ma chair,
Un sacrifice aux trois déesses,
Et à l'enfant de Priam qui
Faisait chanter la syrinx, près de ses étables.*

LE CHŒUR

*Que ces maux retombent
Sur d'autres ! Que la chance te sourie !*

HÉLÈNE

*Ió, malheureuse Troie,
Tu as disparu pour un acte qui n'a pas été commis,
C'est triste ce que tu as subi ; en faisant de moi
Un cadeau, Cypris a fait couler beaucoup de sang,*

*Et beaucoup de larmes. Elle nous a arraché douleurs sur douleurs,
Sanglots sur sanglots, souffrances (sur souffrances)...
Des mères ont perdu leurs enfants,
Des vierges ont déposé leurs cheveux,
En pleurant leurs frères morts, au bord des eaux
Phrygiennes du Scamandre.
La Grèce a poussé un cri, un cri,
Elle a hurlé son chant de deuil,
S'est frappé la tête de ses mains,
De ses ongles elle a trempé de plaies
Sanglantes ses joues délicates.
Ô bienheureuse vierge d'Arcadie, Callisto, qui es entrée dans la
Couche de Zeus, avec tes membres de quadrupède,
Comme ton sort a été meilleur que celui de ma mère,
Toi qui as eu la forme d'une bête velue —
L'aspect d'une lionne, au regard féroce —
Tu as été délivrée du poids de ce chagrin,
Comme toi qu'Artémis a chassée un jour de son cœur,
La Titanide, fille de Mériops, devenue une biche légère
Aux cornes d'or ; mon corps
A causé, causé la perte des remparts de Dardanie,
Et celle les Achéens qui ont disparu.*

MÉNÉLAS

Ô Pélops, toi qui as affronté, sur un quadriges, à Pise,
Œnomaos, dans une course, jadis,
Si tu avais pu (...)
(...) perdre la vie dans ton adolescence,
Avant d'avoir engendré mon père, Atrée,
Qui a eu d'Aéropé deux fils,
Agamemnon et moi, Ménélas, duo fameux ;
Il a fait prendre la mer — et je ne me vante pas —
À la plus grande armée, je crois, contre Troie,
Aucun tyran n'en a conduit de telle sans user de contrainte,
Il a exercé son autorité sur de jeunes Grecs, prêts à le suivre.
L'on peut dénombrer ceux qui ne sont plus,
Comme ceux qui sont heureux d'avoir échappé à la mer,
Pour rapporter chez eux le nom des disparus.
Et moi, j'erre sur la mer glauque, pauvre
De moi, depuis le jour où j'ai pris d'assaut
Les remparts d'Ilion, je veux regagner ma patrie,
Et je ne puis obtenir que les dieux me l'accordent.
J'ai longé les rivages déserts, inhospitaliers de la Lybie,
Sur mon vaisseau ; et quand je me trouvais près de ma patrie,

Un vent me repoussait, et jamais il n'y en a eu un
Qui, gonflant mes voiles, m'ait permis de rentrer dans ma patrie.
Et maintenant, pauvre naufragé, j'ai perdu mes compagnons,
J'ai été rejeté sur ces bords ; mon navire a été fracassé
Sur les rochers, réduit en d'innombrables débris,
Il n'est resté que la quille, de la charpente démembrée,
Sur laquelle j'ai eu la chance incroyable de pouvoir me hisser,
Avec Hélène, que j'ai récupérée, en l'arrachant à Troie.
Le nom de ce pays, et celui de son peuple,
Je l'ignore : j'avais honte d'aborder les
Gens pour me renseigner, la pudeur me forçait
À cacher les haillons auxquels j'étais réduit. Quand un grand tombe,
Tombe dans une misère qu'il n'a jamais connue,
C'est pire que pour un homme qui a eu le temps de s'y faire.
Je suis exténué par le besoin ; je n'ai rien à manger,
Rien à me mettre sur le dos ; l'on peut deviner
Que je suis enveloppé dans ce qui me reste de mon naufrage.
Les vêtements somptueux que j'avais, mes
Atours, la mer me les a enlevés ; j'ai caché au fond d'une caverne
Ma femme, qui a été la cause de tous mes
Malheurs, et je suis là, après avoir donné à ceux
Des miens qui me restent l'ordre de veiller sur elle.
Je suis revenu seul chercher à voir si je trouve
De quoi pourvoir aux besoins de ceux que j'ai laissés là-bas.
En voyant cette demeure entourée de murailles,
Et ce portail majestueux, d'un homme favorisé par les sort,
Je me suis approché ; un marin peut espérer recevoir
Quelque chose d'une riche maison ; de gens qui n'ont pas de quoi,
Le voudraient-ils, ne pourraient nous aider.
Oh ! Un portier pourrait-il sortir et se montrer,
Pour aller dire à l'intérieur dans quelle situation je me trouve ?

UNE VIEILLE

Qui est à la porte ? Va-t-en, éloigne-toi,
Et ne reste pas planté devant la porte de la cour,
Tu importunes mes maîtres. Tu vas mourir, sinon,
Tu es un Grec, et ils ne sont pas bienvenus chez nous.

MÉNÉLAS

Tout cela est bien dit, vieille femme.
C'est normal. Je m'en vais t'obéir ; mais reprends ton calme.

LA VIEILLE

Va-t-en ; il me revient, étranger, de m'assurer
Qu'aucun Grec ne s'approche de cette demeure.

MÉNÉLAS

Eh ! Ne lève pas ta main sur moi, ne me bouscule pas.

LA VIEILLE

Tu n'écoutes rien de que je dis. C'est ta faute.

MÉNÉLAS

Va dire, à l'intérieur, à tes maîtres...

LA VIEILLE

Il m'en cuirait, je pense, de rapporter tes paroles.

MÉNÉLAS

Je suis un naufragé, un hôte, on ne peut me faire violence.

450

LA VIEILLE

Présentes-toi à une autre maison, pas ici...

MÉNÉLAS

Non, je pénètre à l'intérieur ; laisse-toi convaincre.

LA VIEILLE

Tu m'importunes, sache-le, tu vas vite te retrouver dehors.

MÉNÉLAS

Ah ! Où sont mes glorieuses armées ?

LA VIEILLE

Tu étais respecté là-bas, pas ici.

MÉNÉLAS

Ô destin, comme elle est injuste, la façon dont je suis traité.

LA VIEILLE

Pourquoi humectes-tu de larmes tes paupières ? Pourquoi te lamenter ?

MÉNÉLAS

Je songe au bonheur qui était le mien, avant.

LA VIEILLE

Que ne t'en vas-tu donc offrir tes larmes aux tiens ?

MÉNÉLAS

Quelle est cette terre ? À quel roi appartient ce palais ?

LA VIEILLE

Protée réside en ce palais. Ce pays, c'est l'Égypte.

MÉNÉLAS

L'Égypte ? C'est bien ma chance, où me suis-je échoué ?

LA VIEILLE

Méprises-tu donc les eaux scintillantes du Nil ?

MÉNÉLAS

Je ne les méprisais pas ; je me plains de mon sort.

LA VIEILLE

Beaucoup sont malheureux ; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAS

Est-il dans son palais, le roi dont tu m'as dit le nom ?

LA VIEILLE

Voici sa tombe. C'est son fils qui règne sur ce pays.

MÉNÉLAS

Où peut-il se trouver ? Au palais, ou dehors ?

LA VIEILLE

Il n'est pas dedans ; il exècre les Grecs.

MÉNÉLAS

Quelle faute aurais-je commise, dont il me rend responsable ?

LA VIEILLE

Hélène, la fille de Zeus, se trouve à l'intérieur du palais

MÉNÉLAS

Comment dis-tu ? Qu'est-ce que tu racontes ? Répète-le.

LA VIEILLE

La fille de Tyndare, qui vivait à Sparte.

MÉNÉLAS

D'où est-elle venue ? Quel sens trouver à cela ?

LA VIEILLE

Elle nous est arrivée de Lacédémone.

MÉNÉLAS

Quand ? M'aurait-on enlevé ma femme de cette caverne ?

LA VIEILLE

Avant que les Achéens ne partent, étranger, pour Troie.
Mais va-t-en d'ici ; il est arrivé quelque chose
Au palais, la demeure du roi en est bouleversée.
Ce n'était pas le moment d'arriver ; si mon maître
Se saisit de toi, tu recevras la mort, en guise de cadeau.
J'ai de l'amitié pour les Grecs, rien à voir avec les paroles
Agressives que je t'ai adressées, par crainte de mon maître.

MÉNÉLAS

Que dire ? Que vais-je dire ? C'est plus affreux
Que le malheur dont j'étais frappé, ce que j'entends là,
Si je ramène avec moi de Troie ma femme que j'ai
Reprise, et qui est à l'abri dans une caverne,
Et une autre femme, qui porte le même nom
Que la mienne habite en cet palais.
On m'a dit que c'est la fille de Zeus.
Y aurait-il, alors, sur les rives du Nil, un homme
Qui s'appelle Zeus ? Il n'y a qu'un Zeus, au ciel.
Où trouver Sparte sur la terre, sinon là
Où se trouvent les flots de l'Eurotas aux beaux roseaux ?
Il n'y a qu'un mortel qui s'appelle Tyndare.
Quelle terre porte le même nom que Lacédémone
Et Troie ? je ne sais, moi-même, ce qu'il me faut dire.
Il se trouve beaucoup, semble-t-il, en bien des pays,
De choses qui portent le même nom, deux villes,
Et deux femmes ; il n'y a là rien d'étonnant.
Nous ne fuirons pas devant les menaces d'une domestique.
Il n'est pas d'homme, si barbare soit-il,
Qui, entendant mon nom, ne me donne pas à manger.

Le célèbre incendie de Troie, que j'ai allumé, moi,
Ménélas, n'est pas inconnu dans la terre entière.
J'attends le maître de ce palais : j'ai deux façons
De m'en tirer ; si c'est un être impitoyable,
J'irai me cacher près des épaves,
S'il est traitable, je lui demanderai
De quoi faire face à ma situation.
Nous sommes plongés dans la pire détresse,
S'il nous faut demander de quoi vivre à un autre souverain,
Étant nous-mêmes roi ; mais nous y sommes contraints.
Ce n'est pas moi qui le dis, mais un sage :
Rien n'est plus fort que la dure nécessité.

LE CHŒUR

*J'ai entendu la jeune prophétesse,
Dans son oracle, elle a annoncé à la
Maison royale, que Ménélas n'a pas
Encore disparu dans le ténébreux
Érèbe, englouti sous la terre,
Mais qu'encore balloté par la houle
Marine, il n'a pas touché
Le port sur la terre de ses pères,
Menant une vie errante,
Misérable, sans aucun ami,
Il a toujours posé le pied en terre
Inconnue, avec son vaisseau sur la
Mer, depuis qu'il a quitté Troie.*

HÉLÈNE

Me voici, je reviens aux marches de ce tombeau
J'ai entendu de Théonoé de douces paroles,
Elle sait tout : elle me dit nettement
Que mon époux est en vie, qu'il voit le jour,
Qu'il a, des milliers de fois, navigué au hasard,
Çà et là, non sans être usé par ces errances,
Qu'il touchera au but, une fois au bout de ses épreuves.
Elle ne m'a pas dit une chose : s'il survivra à son retour.
Je me suis abstenue de lui poser clairement la question,
Tant j'étais heureuse quand elle a dit qu'il était sain et sauf.
Elle a précisé qu'il se trouvait près d'ici,
Échappé d'un naufrage avec une poignée d'amis.
Las ! Quand viendras-tu ? Comme je désire que tu reviennes !
Hé ! Qui est-ce ? Est-ce une embuscade
Manigancée par le fils infâme de Protée ?

Que ne courons-nous pas comme une pouliche rapide
Ou une bacchante exaltée à ce tombeau ? On dirait
Un sauvage, qui cherche à me saisir.

MÉNÉLAS

Quelle énergie dans cet élan qui te pousse
Vers les marches de ce temple et les autels enflammés.
Arrête. Que fais-tu ? Rien qu'en te montrant,
Tu me frappes de stupeur, et m'empêches de parler.

HÉLÈNE

On me fait violence, femmes ! Cet homme
M'écarte de ce tombeau, il veut se saisir de moi
Pour me remettre au tyran dont nous fuyons l'hymen.

550

MÉNÉLAS

Nous ne sommes pas des brigands, ni complices de méchants.

HÉLÈNE

Tu portes sur toi des vêtements informes.

MÉNÉLAS

Arrête de courir ainsi, remets-toi.

HÉLÈNE

Je m'arrête à présent que je suis en ce lieu.

MÉNÉLAS

Qui es-tu ? Mais que vois-je là, femme ?

HÉLÈNE

Et qui es-tu, toi ? Je reprends exactement tes termes.

MÉNÉLAS

Jamais je n'ai vu une telle ressemblance.

HÉLÈNE

Ô dieux ! Car c'est un dieu qui nous fait retrouver les nôtres.

MÉNÉLAS

(Es-tu une Grecque, ou une femme d'ici ?)

HÉLÈNE

Une Grecque ; mais je veux savoir ce qu'il en est de toi.

MÉNÉLAS

On ne peut ressembler à Hélène plus que toi, femme.

HÉLÈNE

Ni à Ménélas plus que toi ; je ne sais que dire.

MÉNÉLAS

Tu as bien reconnu le plus misérable des hommes.

HÉLÈNE

Tu as fini par te retrouver dans les bras de ton épouse.

MÉNÉLAS

Quelle épouse ? Ne touche pas mes vêtements.

HÉLÈNE

Celle que t'a donnée mon père Tyndare.

MÉNÉLAS

Ô Hécate aux flambeaux, envoie des ombres bienveillantes.

HÉLÈNE

Tu ne vois pas en moi un spectre au service de la déesse des chemins.

MÉNÉLAS

Je n'ai pas deux femmes, je suis l'époux d'une seule.

HÉLÈNE

Mais de quelle autre épouse es-tu le maître ?

MÉNÉLAS

Elle est cachée dans une caverne, je la ramène de Phrygie.

HÉLÈNE

Tu n'as pas d'autre femme que moi.

MÉNÉLAS

N'ai-je pas toute ma tête ? Aurais-je la berlué ?

HÉLÈNE

Tu ne penses pas voir ta femme, alors que tu me vois ?

MÉNÉLAS

Le corps est identique, mais la raison répugne à le croire.

HÉLÈNE

Regarde : que te faut-il ? Qui est plus apte que toi ?

MÉNÉLAS

On dirait elle ; je n'en disconviens pas.

HÉLÈNE

Qui peut mieux te convaincre que ne le font tes yeux ?

MÉNÉLAS

C'est ce qui m'enlève mes moyens, j'ai une autre femme.

HÉLÈNE

Je ne suis pas allée à Troie, ce n'était que mon image.

MÉNÉLAS

Et qui fabrique des corps vivants ?

HÉLÈNE

L'éther, dont les dieux ont tiré l'épouse que tu as.

MÉNÉLAS

Quel dieu l'a façonnée ? Ce que tu dis est incroyable.

HÉLÈNE

Héra, un tour de passe-passe, afin que Pâris ne dispose pas de moi.

MÉNÉLAS

Comment pouvais-tu être ici et à Troie ?

HÉLÈNE

Mon nom peut se trouver partout ; pas mon corps.

MÉNÉLAS

Laisse-moi, j'ai mon lot de chagrins.

HÉLÈNE

Tu vas m'abandonner pour emmener un fantôme ?

MÉNÉLAS

Adieu; Tu ressembles tellement à Hélène !...

HÉLÈNE

C'est est fait de moi ; j'ai retrouvé un mari que je ne puis avoir.

MÉNÉLAS

Tout ce que j'ai souffert, j'y crois ; pas toi.

HÉLÈNE

Pauvre de moi ! Quelle femme a été plus accablée que moi ?
Ce que j'ai de plus cher m'abandonne, je ne regagnerai
Jamais la Grèce, non plus que ma patrie.

UN MESSAGER

Je te cherchais, Ménélas, ça n'a pas été rien de te trouver,
Il m'a fallu parcourir au hasard toute cette terre barbare,
Je viens de la part de mes compagnons qui ont survécu.

MÉNÉLAS

Qu'y a-t-il ? Avez-vous été dépouillés par les barbares ?

600

LE MESSAGER

Un miracle, et c'est peu dire.

MÉNÉLAS

Parle ; à voir ta précipitation, ce doit-être extraordinaire.

LE MESSAGER

Je dis que tu as enduré pour rien tant de peines.

MÉNÉLAS

C'est passé, toutes ces souffrances ; que nous annonces-tu ?

LE MESSAGER

Ton épouse a gagné les replis de l'éther, elle s'est
Envolée, elle a disparu ; elle est cachée dans le ciel,
Elle a quitté la caverne sainte où nous la protégeons,
En disant : "Ô malheureux Phrygiens,
Ainsi que tous les Achéens, vous êtes morts pour moi,
Sur les rives de Scamandre à cause des artifices d'Héra.
Vous pensiez que Pâris possédait Hélène, qu'il n'avait pas,
Et moi, je suis restée autant de temps qu'il le fallait,
Ayant joué mon rôle, je m'en retourne au ciel,
Mon père." La malheureuse Tyndaride a souffert, pour rien
D'une méchante réputation dont elle n'est pas responsable.

Salut, ô fille de Lédà, tu étais donc ici ?
J'ai annoncé que tu étais partie vers les profondeurs
Où se trouvent les astres, quand je savais que tu
N'avais pas d'ailes. Je ne te laisserai pas te moquer
Encore de nous, tu nous a déjà causé tant
De peines à Ilion, ainsi qu'à nous, ses compagnons !

MÉNÉLAS

C'est vrai, tes paroles confirment qu'elle a
Dit la vérité ; ô jour que j'attendais,
Et qui me permet de te prendre dans mes bras.

HÉLÈNE

Ô le plus cher des hommes, Ménélas, cela fait
Si longtemps, et voilà que je puis savourer cette joie.
*Je suis si heureuse d'embrasser mon époux, mes amies,
De lui ouvrir mes tendres
Bras, après avoir vu tant de fois les feux du soleil.*

MÉNÉLAS

Et moi de te revoir ; je pourrais dire tant de choses,
Je ne vois pas maintenant par où commencer.

HÉLÈNE

*Je sens une telle allégresse que mes cheveux
Se hérissent sur ma tête, et que les larmes perlent à mes yeux,
Je t'immobilise dans mes bras, c'est si doux,
Mon époux, de t'étreindre.*

MÉNÉLAS

Ô visage adorable, je n'ai rien à redire...
*J'ai la fille née de l'union de Zeus et de Lédà,
À la lumière des torches, des jeunes gens aux chevaux blancs,
Ses frères, célébraient, célébraient alors
Son bonheur, une divinité l'a éloignée de ma demeure,
Pour la conduire vers un
Autre destin, plus grand que le sien.
Nos malheurs nous ont réunis toi et ton époux longtemps
Attendu, puissè-je cependant profiter de mon bonheur.*

LE CHŒUR

Profites-en vraiment ; je le souhaite aussi ;
Qu'il n'y en ait pas qu'un de malheureux quand l'autre ne l'est pas

HÉLÈNE

*Mes amies, mes amies, nous ne nous lamentons plus
Sur le passé, et je n'en souffre pas.
Je tiens mon époux, le mien, le mien dont j'ai attendu,
Attendu tant d'années, le retour de Troie.*

650

MÉNÉLAS

*Tu es à moi, je suis à toi ; après des milliers de soleils,
J'arrive enfin à comprendre les desseins de la déesse.
Je pleure de joie ; de bonheur
Plus que de chagrin.*

HÉLÈNE

*Que dire ? Quel mortel pouvait s'y attendre ?
C'est inespéré, je te serre contre ma poitrine.*

MÉNÉLAS

*Et moi, contre la mienne, celle qui passait pour être allée dans la
Ville de l'Ida et les malheureuses murailles de Troie.
Par les dieux, comment t'a-t-on emmenée de mon palais ?*

HÉLÈNE

*Ah ! Ah ! Tu remontes à de cruels débuts.
Ah ! Ah ! tu cherches à connaître une cruelle histoire.*

MÉNÉLAS

Parle : on peut entendre ce que nous donnent les dieux.

HÉLÈNE

Cela me fait horreur, ce que je vais te dire.

MÉNÉLAS

Dis-le quand même ; il est doux d'entendre nos douleurs.

HÉLÈNE

*Ce n'est pas vers le lit d'un jeune barbare,
Que j'ai volé à toutes rames,
Que mon désir volait vers des étreintes adultères...*

MÉNÉLAS

Quelle divinité, sinon quel destin t'a arrachée à ta patrie ?

HÉLÈNE

*C'est le fils de Zeus, de Zeus, cher époux, et de Maïa,
Qui m'a emportée sur les berges du Nil.*

MÉNÉLAS

C'est effarant. Qui l'envoyait ? Ce que tu dis est incroyable.

HÉLÈNE

*Je pleure à fendre l'âme, et mes paupières sont baignées
De larmes ; c'est l'épouse de Zeus qui m'a perdue.*

MÉNÉLAS

Héra ? Quel besoin avait-elle de nous infliger ce malheur ?

HÉLÈNE

*Las ! Ce que j'ai subi est terrible, ces bains et ces fontaines,
Où les déesses ont mis leur
Beauté en valeur, ce qui a entraîné ce jugement...*

MÉNÉLAS

Qu'avais-tu donc à faire avec ce jugement, pour qu'Héra t'accable ?

HÉLÈNE

C'était pour m'enlever à Pâris....

MÉNÉLAS

Comment ? Parle.

HÉLÈNE

À qui Cypris m'avait promise...

MÉNÉLAS

Malheureuse...

HÉLÈNE

Malheureuse, malheureuse ; elle m'a ainsi fait déposer en Égypte.

MÉNÉLAS

Et elle lui a donné un simulacre à ta place, à ce que tu m'as dit.

HÉLÈNE

*Et quelle détresse que la tienne, quelle détresse dans ton palais,
Ma mère, malheur à moi !*

MÉNÉLAS

Que dis-tu ?

HÉLÈNE

*Ma mère n'est plus. À un lacet suspendu,
Elle s'est étranglée, de honte, à cause de mon conduite.*

MÉNÉLAS

Hélas ! Et notre fille Hermione, est-elle en vie ?

HÉLÈNE

Sans mari, sans enfant, mon époux, elle se lamente
Sur mon union mensongère.

MÉNÉLAS

Ô Pâris, qui as détruit de fond en comble ma demeure,
*C'est ce qui a causé ta perte et celle de milliers
De Danaens aux armures d'airain.*

HÉLÈNE

*Moi, le déesse m'a rejetée, l'infortunée,
La maudite, loin de ma cité, loin de toi,
Quand j'ai quitté mon palais et mon lit — je ne l'ai pas quittée
Pour une dégradante union.*

LE CORYPHÉE

Si le sort pouvait vous être favorable,
Cela suffirait à effacer vos anciens malheurs.

LE MESSAGER

Ménélas, faites-nous partager, tous les deux, votre joie,
Que je perçois, moi-même, sans vraiment le comprendre.

700

MÉNÉLAS

Viens donc, vieillard, participer à notre conversation.

LE MESSAGER

Cette femme n'est pas la cause de nos souffrances à Ilion ?

MÉNÉLAS

Non, nous avons été les jouets des dieux,
Nous n'avons entre nos mains qu'un méchant nuage à son image.

LE MESSAGER

Que dis-tu ?

Nous nous sommes en vain donné tant de mal pour un nuage ?

MÉNÉLAS

La cause en est Héra et la dispute entre trois déesses.

LE MESSAGER

Et cette femme que voici est vraiment ton épouse ?

MÉNÉLAS

C'est elle-même ; tu peux faire confiance à ce que je te dis.

LE MESSAGER

Ô ma fille, comme la divinité peut être changeante et
Insondable ; elle se plaît à nous balloter
Çà et là ; l'un souffre, celui qui
Ne souffre pas, succombe à son tour salement,
Sans avoir connu rien de durable dans sa vie.
Vous avez eu, toi et ton époux, votre part de misères,
Tu essayais les calomnies, il se battait avec acharnement.
Tous ses efforts ne lui auront rien rapporté ; il possède à présent
Ce qu'il a de plus cher et qui se présente de lui-même.
Tu n'as donc pas fait honte à ton vieux père, ni
Aux Dioscures, et n'as pas commis, ce qu'on clame à tous vents.
Je puis revenir maintenant à ton mariage,
Et me souvenir des lampes qu'en courant
Près d'un char au quadruple attelage, je portais ; sur un siège,
Avec lui, jeune épouse, tu quittais une maison heureuse.
Un mauvais serviteur ne s'intéresse pas aux affaires de ses maîtres,
Ne se réjouit pas avec eux, et ne souffre pas de leurs douleurs.
Même si je suis né domestique, que je sois
Mis au nombre des esclaves de
Qualité, qui ne sont pas libres par leur nom,
Mais par leur esprit ; ce qui est mieux que d'avoir ces deux tares :
Quand on l'est, d'avoir le cœur assez bas pour s'entendre dire,
Parce qu'on sert les autres, que l'on est un esclave.

MÉNÉLAS

Allons, vieil homme, tu as enduré, les armes à la main,
Bien des peines, en me servant,
Partage à présent mon bonheur,
Et va annoncer aux compagnons qui me restent,

Où nous en sommes, et ce qu'il en est de nous,
Qu'ils attendent, sur le rivage, en se préparant
Aux combats qui nous attendent, comme je le prévois,
Ainsi qu'à faire discrètement sortir Hélène de ce pays,
Et guetter la moindre occasion d'échapper
Ensemble aux barbares, quand nous le pourrons.

LE MESSAGER

Ce sera fait, mon roi. J'ai vu, pour ce qui est des
Devins, comme ils sont trompeurs et pleins de mensonges.
Il n'y a rien de sain dans la flamme des autels,
Ni dans les cris des oiseaux ; il faut être niais
Pour croire que les oiseaux peuvent aider les mortels.
Calchas n'a rien dit ni indiqué à l'armée,
Quand il voyait les siens mourir pour un nuage, 750
Non plus qu'Hélénos ; sa ville a été prise, pour rien.
Va-t-on dire : c'est que le dieu ne l'a pas voulu ?
Pourquoi recourir alors aux oracles ? Il faut sacrifier aux dieux,
Leur demander de nous exaucer, et renoncer aux oracles ;
Ce sont de vains appâts dont on parsème nos vies,
Et jamais une fainéant ne s'est enrichi grâce aux flammes des autels ;
La connaissance et un jugement droit sont les meilleurs devins.

LE CORYPHÉE

S'agissant des oracles, je suis du même avis
Que ce vieillard ; en se ménageant l'amitié
Des dieux, l'on dispose chez soi du meilleur des oracles.

HÉLÈNE

En effet ; tout se passe pour le mieux, à présent.
Comment tu t'en es tiré, malheureux, une fois parti de Troie,
Cela ne m'apportera rien, mais des amis
Brûlent d'entendre les malheurs qu'ont essayés leurs amis.

MÉNÉLAS

Tu me demandes de t'en dire beaucoup, en un mot, d'un seul coup.
À quoi bon te raconter nos pertes dans la mer Égée,
Et les feux mensongers de Nauplios en Eubée,
La Crète, la Lybie, les cités où je me suis arrêté,
Le promontoire de Persée ; je ne pourrais te donner tous les
Détails ; en te parlant des mes malheurs, j'en souffrirais encore ;
Cela m'épuiserait de les revivre ; cela reviendrait à les renouveler.

HÉLÈNE

Ta réponse est plus sensée que ma question.
Passe sur le reste, et dis-moi une seule chose : combien de temps,
T'es-tu exténué à naviguer au hasard sur les étendues de la mer ?

MÉNÉLAS

En plus de dix ans que j'ai passés à Troie, j'en ai perdu
Sept sur mes vaisseaux à tourner en rond.

HÉLÈNE

Las ! Hélas ! Ça fait vraiment longtemps, à ce que tu m'as dit ;
Tu n'as donc survécu que pour te faire égorger.

MÉNÉLAS

Comment ça ? Que dis-tu ? Tu m'achèves, femme.

HÉLÈNE

Enfuis-toi au plus vite, et quitte cette terre,
Tu mourras de la main du maître de ces lieux.

MÉNÉLAS

Qu'aurais-je donc fait pour mériter ce destin ?

HÉLÈNE

Tu arrives tout à coup pour empêcher mon mariage.

MÉNÉLAS

Qui a donc décidé d'épouser ma femme ?

HÉLÈNE

Il m'aurait même forcée, si je m'étais laissé faire.

MÉNÉLAS

Est-ce un puissant, ou celui qui règne sur ce pays ?

HÉLÈNE

C'est le fils de Protée, son souverain.

MÉNÉLAS

Je comprends ce que m'a laissé entendre la servante.

HÉLÈNE

À quelle porte t'es-tu présenté chez ces barbares ?

MÉNÉLAS

À celle-ci, et l'on m'a chassé comme un mendiant.

HÉLÈNE

Ne mendiais-tu pas de quoi vivre ? Pauvre de moi !

MÉNÉLAS

C'est ce que je faisais, sans que ce soit le mot.

HÉLÈNE

Tu sais donc tout, semble-t-il, sur mes noces.

MÉNÉLAS

Oui ; mais j'ignore si tu as pu résister à ses avances.

HÉLÈNE

J'ai réussi à préserver la pureté de ma couche, sache-le.

MÉNÉLAS

Comment le croire ? Cela me comble, si tu dis vrai.

HÉLÈNE

Vois-tu, près de la tombe, où je dors ?

MÉNÉLAS

Je vois, malheureuse, une paille, à quoi te servait-elle ?

HÉLÈNE

J'y trouvais un refuge, comme une suppliante, pour lui échapper.

MÉNÉLAS

N'avais-tu pas d'autel, ou est-ce une coutume barbare ? 800

HÉLÈNE

Elle me protégeait comme un temple des dieux.

MÉNÉLAS

Ne puis-je donc pas te ramener chez nous ?

HÉLÈNE

Un glaive t'attendait plutôt que ma couche.

MÉNÉLAS

Je serais donc le plus malheureux des mortels !

HÉLÈNE

Pas de fausse honte ; enfuis-toi de ce pays.

MÉNÉLAS

En t'abandonnant ? C'est pour toi que j'ai pris Troie.

HÉLÈNE

Cela vaut mieux que de mourir pour regagner ma couche.

MÉNÉLAS

Ce que tu dis est lâche, et pas digne d'Ilion.

HÉLÈNE

Tu n'arriveras pas à tuer le roi, si c'est ce que penses.

MÉNÉLAS

Il n'a pourtant pas un corps à l'épreuve des armes ?

HÉLÈNE

Tu verras ; il faut être dénué de sens pour tenter l'impossible.

MÉNÉLAS

Et je me laisserais enchaîner les mains sans rien dire ?

HÉLÈNE

Tu n'as aucune issue ; il te faut trouver un moyen.

MÉNÉLAS

Vaut-il mieux ne rien faire, ou mourir en faisant quelque chose.

HÉLÈNE

Il reste un espoir, un seul, de nous en sortir.

MÉNÉLAS

Payer pour notre vie, tout risquer, ou trouver un arrangement ?

HÉLÈNE

Si le tyran n'apprend pas votre arrivée.

MÉNÉLAS

Qui le lui dira ? Il ne saura pas que c'est moi.

HÉLÈNE

Il y a chez lui une alliée qui vaut les dieux.

MÉNÉLAS

Un oracle qui demeure au fond de ce palais ?

HÉLÈNE

Non, sa sœur ; on l'appelle Théonoé.

MÉNÉLAS

C'est bien un nom de prophétesse ; dis-moi ce qu'elle fait.

HÉLÈNE

Elle sait tout, elle va dire à son frère que tu es là.

MÉNÉLAS

Nous mourrons ; je ne puis lui cacher ma présence.

HÉLÈNE

Et si nous arrivions à la convaincre, en tant que suppliants...

MÉNÉLAS

De quoi faire ? Quel est cet espoir que tu me fais miroiter ?

HÉLÈNE

De ne pas révéler ta présence à son frère...

MÉNÉLAS

Pourrions-nous, si nous la convainquons, partir d'ici ?

HÉLÈNE

Aisément avec son aide ; à son insu, jamais.

MÉNÉLAS

C'est ton rôle, deux femmes peuvent s'entendre.

HÉLÈNE

Elle ne pourra pas me décrocher de ses genoux.

MÉNÉLAS

Bien. Mais si elle refuse d'accéder à nos prières.

HÉLÈNE

Tu mourras. Et moi, pauvre de moi, on me fera violence.

MÉNÉLAS

Ce serait une trahison, d'invoquer la contrainte.

HÉLÈNE

Je jure par ta tête de rester pure...

MÉNÉLAS

Que dis-tu ? Tu mourras ? Et jamais tu n'auras d'autre époux ?

HÉLÈNE

Avec ton glaive, pour rester couchée à tes côtés.

MÉNÉLAS

En touchant ma main droite, prononce ce serment...

HÉLÈNE

Je la touche, si tu meurs, je me donnerai la mort.

MÉNÉLAS

Si tu m'es enlevée, je mettrai un terme à ma vie.

HÉLÈNE

Mais comment mourrons-nous, sur une action d'éclat ?

MÉNÉLAS

Ja te tuerai, puis je me tuerai sur ce tombeau.
Mais nous livrerons d'abord une grande bataille
Pour ta couche : qu'il approche, celui qui la convoite !
Je ne salirai pas une réputation acquise à Troie,
Je n'irai pas en Grèce m'exposer au blâme,
Moi qui ai enlevé son fils à Thétis,
Ai vu égorger Ajax, le fils de Télamon,
Et privé Nestor de son fils, je ne me jugerais
Pas capable, moi, de mourir pour ma femme ?
Il ferait beau voir ! Si les dieux pleins de sagesse,
Recouvrent d'une terre légère, en guise de linceul,
Le brave qui est mort de la main des ennemis,
Et enfouissent les lâches sous des masses de terre épaisse.

LE CORYPHÉE

Puisse, ô dieux, la race de Tantale connaître
Le bonheur, et ne plus être accablée de malheurs.

HÉLÈNE

Pauvre de moi ! Voilà comment je me représente mon destin.
C'en est fait de nous, Ménélas ; elle sort du palais,
Theonoé, la prophétesse ; cette demeure résonne
Des verrous que l'on tire. Prends la fuite, mais pourquoi fuir ?
Qu'elle soit là ou pas, elle est au courant
De ton arrivée ; pauvre de moi, je suis perdue.
Tu as survécu à Troie, et quitté un pays barbare pour
Un autre, et, dès ton arrivée, retomber sous le glaive.

THÉONOÉ

Marche, toi, devant moi, à la lueur des flambeaux,
Que, des profondeurs du divin éther, suivant un rite vénérable,
Le souffle du ciel nous arrive pur ;
Et toi, au cas où l'on aurait souillé le chemin d'un pas
Sacrilège, expose-le aux flammes purificatrices,
Ouvre-moi le passage en secouant ta torche.
Ayant offert, suivant mes instructions, ce rite aux dieux,
Vous rapporterez vos torches à l'autel royal.
Que dis-tu, Hélène, de mes prédictions ?
Ton époux Ménélas se trouve là, sous tes yeux,
Après avoir perdu ses vaisseaux, et ton image.
Malheureux ! Toi qui as échappé à tant d'épreuves,
Tu ne sais pas si tu reviendras chez toi, ou resteras ici.
Les avis sont partagés chez les dieux à ton propos,
Une réunion doit avoir lieu, dirigée par Zeus ce jour même.
Héra, qui t'était naguère hostile, a pris
Ton parti, je tiens à ce que tu reviennes dans ta patrie, indemne,
Avec elle, que la Grèce comprenne que le mariage d'Alexandre,
Ce cadeau de Cypris, était une imposture.
Cypris, elle, veut empêcher ton retour,
De peur qu'on la confonde et lui reproche d'avoir payé
Son prix de beauté, en se servant d'Hélène pour ce vain mariage.
L'issue dépend de moi : je puis dire, comme le veut Cypris,
À mon frère que tu es ici, et provoquer ta perte,
Ou prendre le parti d'Héra et sauver ta vie,
À l'insu de mon frère, qui m'a donné l'ordre

De le prévenir quand tu arriverais dans ce pays.

Qui va aller annoncer à mon frère, que tu
Es là ? Que l'on ne puisse pas mettre ma probité en cause.

HÉLÈNE

Ah, vierge ! je tombe à tes genoux comme une suppliante,
Et m'assieds misérablement près de toi, en t'implorant
Pour moi-même et pour lui, que je viens juste
De retrouver, et que je suis à deux doigts de voir mort ;
Ne va pas dénoncer à ton frère mon époux
À peine revenu dans mes bras qu'il aimait tant,
Sauve-le je t'en supplie ; ne renonce jamais,
Pour ton frère, à ta scrupuleuse piété,
N'achète pas sa reconnaissance par une injustice abjecte.
Le dieu abhorre la violence, il exige
Qu'aucun de nos biens n'ait été extorqué.
Il faut renoncer à une richesse mal acquise.
Le ciel appartient à tous les mortels,
Comme la terre ; il ne faut pas y remplir
Nos demeures de biens aux dépens d'autrui.
Pour mon bonheur, et mon malheur aussi,
Hermès m'a confiée à ton père, qui devait me garder
Pour mon époux, qui est là, et veut me récupérer.
Comment le fera-t-il, s'il meurt ? Et comment pourrait-il,
Lui, rendre un être vivant à un mort ?
Pense au dieu, et à ton père :
Le dieu et le défunt voudraient-ils
Ou pas restituer à autrui ce qui lui appartient ?
Je pense que oui. Et tu n'as pas plus d'obligations envers
Ton frère sans scrupule, qu'envers ton père vertueux.
Tu es une prophétesse, tu crois aux dieux,
Si tu reviens sur une décision juste de ton père,
Et que tu maintiens celle d'un frère qui ne l'est pas,
Il serait honteux que toi, qui connais tout des dieux,
Le présent et le futur, tu ne voies pas ce qui est juste.
Sauve la malheureuse que je suis, frappées de tous ces
Maux, offre-moi un répit dans mes infortunes :
Il n'est aucun mortel qui ne haïsse Hélène ;
Je passe dans toute la Grèce pour avoir trahi
Mon époux, et demeuré dans les palais dorés des Phrygiens.
Si je reviens en Grèce, et regagne Sparte,
En entendant, en voyant, qu'ils ont dû leur
Perte aux artifices des dieux, que je n'ai pas trahi mes amis,
Ils reconnaîtront que je suis restée irréprochable,

Et je marierai ma fille, dont personne ne veut,
Enfin sortie de l'âcre misère qui m'accable ici,
Je jouirais de mes richesses dans ma demeure.
S'il était enseveli en terre phrygienne,
Je verserais sur mon défunt de tendres larmes.
Maintenant qu'il est là, sain et sauf, va-t-on me le reprendre ?
Oh non, vierge ! Je t'en supplie.
Fais-moi cette faveur, et fais tienne la manière d'agir
D'un père juste ; la plus grande gloire pour
Les enfants, c'est, quand ils sont nés d'un homme de bien,
De marcher sur les traces de leur père.

LE CHŒUR

Les paroles que tu viens de prononcer me touchent,
Autant que tu le fais, Mais je brûle d'entendre
Ce que va dire Ménélas pour défendre sa vie.

MÉNÉLAS

Je n'ai pas le cœur de tomber à tes genoux,
Ni d'humecter mes paupières ; si je manifestais une
Telle faiblesse, je serais pénétré de honte, après Troie.
Je veux bien que l'on dise qu'un homme bien né
Peut verser des larmes quand le sort lui est contraire.
Je ne m'attacherais pas à cette beauté-là,
Fût-elle belle, moi, plutôt qu'à la valeur.
Mais si tu consens à sauver un étranger, un hôte,
Qui vient, comme il en a le droit, récupérer sa femme,
Rends-la-lui, et sauve-le aussi ; si tu ne le veux pas,
Ce n'est pas la première fois que je suis frappé, moi, je l'ai
Bien des fois été ; mais tu passeras pour une mauvaise femme.
Mais, ce qui me paraît digne de moi et juste,
Et le plus fait pour toucher ton cœur,
Je le dirai en tombant au pied du tombeau de ton père.
Ô vieillard, qui reposes dans cette sépulture de pierre,
Rends-moi, je t'en prie, mon épouse,
Que Zeus t'a envoyée ici pour que tu me la gardes.
Je sais pour quelle raison tu ne me la remettras jamais, tu es mort.
Mais elle, quand j'invoque son père sous la terre,
N'admettra pas que l'homme jadis le plus respecté,
Soit exposé au blâme. Cela dépend d'elle maintenant.
Ô Hadès, aux enfers, je t'appelle à mon aide,
Tu as reçu, pour ma femme, tant de corps
Fauchés par mon glaive, tu as touché ton salaire ;
Ramène-les à la vie,

Ou force cette femme à se montrer plus pieuse
Qu'un père pénétré de piété, à me rendre ma femme.
Si vous m'enlevez mon Hélène,
Je vais vous révéler ce qu'elle a omis de dire.
J'ai fait le serment, sache-le, ô vierge,
De provoquer ton frère en duel,
L'un de nous devra mourir, ça va de soi ;
S'il se refusait de m'affronter corps à corps,
Et voulait nous réduire par la faim, nous, deux suppliants,
J'ai décidé de la tuer avant de me percer
Le foie de ce glaive à deux tranchants,
Sur cette tombe pour que notre sang, coulant à flot,
Dégoutte le long de ses parois, nos deux cadavres
Reposeront alors sur ce tombeau bien lisse,
Une éternelle souffrance pour toi, un objet de honte pour ton père.
Ton frère, en effet, ne l'épousera pas,
Ni un autre ; je l'emmènerai moi-même,
Si ce n'est à mon palais, ce sera chez les morts.
Que m'arrive-t-il ? Je me mets à pleurer comme une femme,
À essayer de vous apitoyer plutôt qu'à agir.
Tue-nous, si tu veux ; tu ne nous tueras pas sans te déshonorer.
Laisse-toi plutôt convaincre par mes paroles,
Montre-toi juste et je retrouverai mon épouse.

LE CHŒUR

C'est à toi de juger, vierge, ce qui a été dit.
Que ta décision puisse être admise de tous.

THÉONOÉ

Je suis naturellement portée et je tiens à bien agir,
J'ai assez d'amour-propre, je ne souillerai pas
La renommée de mon père, et je n'obtempérerai pas
Aux ordres de mon frère, ce qui ternirait mon nom.
Il existe, en moi, un grand temple de la justice,
Depuis ma naissance, je le tiens
De Nérée : je vais essayer de sauver Ménélas.
Je me mettrai du côté d'Héra, qui veut assurer
Ton bonheur. Et que Cypris me soit
Favorable, je n'ai avec elle aucun lien :
Je tiens à rester vierge toujours.
Les reproches que tu adressais devant sa tombe
À mon père, me concernent aussi. je serais injuste
En ne te la rendant pas : s'il était en vie
Il t'eût remis cette Hélène-ci, et t'aurait rendu à elle.

Il y a un jugement pour ceux qui gisent sous terre,
Comme pour tous les mortels sur la terre ; l'esprit
Des morts ne vit pas, leur conscience est
Immortelle quand elle rejoint l'éther immortel.

Je ne vais pas m'étendre sur mon accord, je me tairai
Comme vous m'en avez supplié, je n'entrerai jamais
Dans le jeu inepte de mon frère.

Je lui rends service, malgré les apparences,
D'un homme sans religion, je fais un homme pieux.

Cherchez, quant à vous, un moyen de vous échapper,
Je vous laisse là, je me tairai.
Commencez par supplier les dieux,
Qu'elle demande à Cypris de la laisser rentrer dans sa patrie,
À Héra de garder pour elle les mêmes sentiments,
Qu'elle vous aide, ton mari et toi, à vous sauver.
Et toi, mon père qui es mort, dans la mesure où je le pourrai,
Jamais, toi qui es si pieux, on ne proclamera que tu es un impie.

LE CHŒUR

Aucun homme injuste ne aurait être heureux ;
L'on trouve un espoir de salut dans le respect du droit.

HÉLÈNE

Du côté de la vierge, Ménélas, nous nous en sommes sortis.
Cela dit, c'est à toi, maintenant, de faire une suggestion,
Pour trouver, à nous d'eux, un moyen de nous en sortir.

MÉNÉLAS

Écoute, depuis le temps que tu vis sous ce toit,
Tu dois bien connaître les serviteurs du roi.

HÉLÈNE

À quoi veux-tu en venir ? Tu me donnes l'espoir
Qu'en faisant quelque chose, tu pourras nous servir tous les deux.

MÉNÉLAS

Pourrais-tu convaincre l'un des conducteurs
De quadriges, de nous donner un char ?

HÉLÈNE

C'est possible ; mais par où s'échapper,
Sans connaître la plaine dans ce pays barbare ?

MÉNÉLAS

Impossible en effet. Dis, et si, me dissimulant dans le palais,
Je tuais le roi, de ce glaive bien affûté ?

HÉLÈNE

Elle ne le supporterait pas et ne se tairait pas,
Sa sœur, si tu t'apprêtais à tuer son frère.

MÉNÉLAS

Et nous n'avons pas de vaisseau pour nous sauver
En nous échappant. Celui que j'avais, c'est la mer qui l'a.

HÉLÈNE

Écoute, si une femme peut être de bon conseil.
Acceptes-tu que l'on dise, même si ne l'es pas, que tu es mort ? 1050

MÉNÉLAS

Ça peut porter malheur. Mais si je m'y retrouve,
Je consens, même si je ne le suis pas, que l'on me dise mort.

HÉLÈNE

Moi, comme font les femmes, je me lamenterai,
Couperai mes cheveux, et pleurerai devant cet homme impie.

MÉNÉLAS

En quoi cela peut-il nous aider à nous échapper ?
Le truc est un peu vieux.

HÉLÈNE

Comme tu es mort en mer, je demanderai au
Roi de me laisser t'ensevelir dans un cénotaphe.

MÉNÉLAS

S'il y consent, comment pourrons-nous, sans navire,
Nous échapper, avec un tombeau vide ?

HÉLÈNE

Je demanderai une barque, dans laquelle
J'ornerai ta tombe, une fois au large.

MÉNÉLAS

C'est fort bien dit, à une chose près ; s'il t'ordonne de
M'inhumer sur la terre ferme, ton prétexte ne vaut plus rien.

HÉLÈNE

Nous déclarerons que les coutumes grecques interdisent
De mettre en terre les morts disparus en mer.

MÉNÉLAS

Tu as réponse à tout ; je m'embarque avec toi,
Avec les offrandes funèbres, dans la même barque.

HÉLÈNE

Tu dois absolument te trouver là avec
Les marins qui ont échappé à ce naufrage.

MÉNÉLAS

Et si je n'arrive pas à prendre un vaisseau à l'ancre,
Ils se disposent en rangs serrés, l'épée à la main.

HÉLÈNE

Il te faut tout mettre au point. Que les vents
Gonflent notre voile et favorisent notre traversée.

MÉNÉLAS

Ce sera le cas. Les dieux mettront un terme à mes peines.
Mais de qui tiendras-tu que je suis mort ?

HÉLÈNE

De toi : tu diras que tu es le seul rescapé des hommes
Qui se trouvaient avec le fils d'Atrée, et que tu l'as vu mourir.

MÉNÉLAS

Ces haillons qui m'enveloppent
Confirmeront ce naufrage.

HÉLÈNE

Cela arrive au bon moment, c'était un désastre ;
Cette épreuve va vite faire notre bonheur.

MÉNÉLAS

Faut-il que j'entre au palais avec toi,
Ou devons-nous attendre tranquillement devant ce tombeau ?

HÉLÈNE

Reste ici ; si le roi tente quoi que ce soit contre toi,
Ce tombeau et ton glaive peuvent te protéger.
Une fois au palais, je coupe mes boucles,
À la place des habits blancs, j'en mets de noirs,
Avec mes ongles, je fais à mes joues des entailles sanglantes.
L'enjeu est important, et je vois deux issues :
Il me faudra mourir, si l'on évente ma ruse,
Je regagnerai sinon ma patrie, en te sauvant la vie.

Héra, ma souveraine, qui t'étends sur la couche
De Zeus, offre un répit aux peines de deux malheureux.
Nous t'en prions en levant nos mains vers
Le ciel, où tu demeures, tapissé d'astres.
Et toi, qui as remporté ton prix de beauté en disposant de ma main,
Cypris, fille de Dioné, ne me fais pas périr,
Tu m'as assez longtemps infligé des tourments,
En livrant mon nom, sinon mon corps, à des barbares. 1100
Laisse-moi mourir, si tu veux me tuer, dans la terre
De mes pères. N'arriverais-tu pas à te rassasier de malheur,
Avec tes pièges amoureux, les ruses que tu imagines,
Tes philtres savants qui ensanglantent les maisons ?
Si tu respectais la mesure, tu serais la divinité
La plus aimable aux yeux des mortels ; je ne dis pas autre chose.

LE CHŒUR

*Ô Muse, dans la demeure hérissée d'arbres,
Où tu résides,
Je t'invoquerai,
Toi, l'oiseau mélodieux, aux chants les plus beaux,
Rossignol plein de larmes.
Viens, lance tes trilles
De ton bec fauve
Pour accompagner mes plaintes
Moi qui chante les souffrances d'Hélène
Et l'affreuse douleur
Des femmes d'Ilion pleurant leurs guerriers
Fauchés par les lances Achéennes
Depuis que, traversant les plaines écumeuses sur un vaisseau barbare,
Il est venu, il est venu, ramenant aux Priamides
De Lacédémone, ton déplorable amour,
Hélène, Pâris, pour cette fatale union
Escorté par Aphrodite.
Bien des Achéens, sous une grêle de pierres, percés par une lance
Ont rendu l'âme, ils respiraient*

*Le sombre Hadès,
Fauchant les cheveux de leurs malheureuses épouses ;
Les demeures sont veuves ;
Il en est beaucoup qu'en brandissant
L'éclatante lumière de ses torches qui brûlaient,
Le maître de l'Eubée a pris,
Seul sur sa barque, il les a précipités
Contre les roches Caphérées,
En promenant le long de ses rivages
Battus par les vagues un astre mensonger.
Le Malée, sans mouillage, au pied de sa montagne, avec ses bourrasques,
A repoussé, loin de sa patrie, avec à son bord,
Son butin — pas un butin mais la cause d'une guerre,
Pour les Danaens — Ménélas qui ramenait, sur ses vaisseaux,
Le divin fantôme façonné par Héra.*

*Qu'est-ce qu'un dieu, qu'est-ce qui n'est point un dieu, ou tient des deux,
Quel mortel dira, au bout d'interminables
Recherches, qu'il en a une idée,
Quand il voit les dieux
Sauter d'un projet à l'autre
Sans qu'on s'y attende.*

*Tu es, Hélène, la fille de Zeus,
Ton père, s'est donné des ailes
Pour te semer dans la sein de Léda,
Voici que l'on te traite dans toute toute la Grèce,
Haut et fort, de traîtresse, d'infidèle, sans principes et sans dieu ; il n'est rien
De clairement établi, au moins chez les mortels ;
Je n'ai trouvé que les paroles des dieux qui soient vraies.*

1150

*Insensés qui cherchez la gloire dans la guerre,
Et les rudes combats où les armes
S'entrechoquent, dans le naïf espoir de mettre un
Terme à vos peines de mortels.
S'il faut de sanglantes batailles
Pour trancher, jamais la discorde
Ne s'éteindra entre les cités des hommes ;
Les Priamides ont eu droit à leurs demeures souterraines,
Quand ils pouvaient en transigeant, Hélène,
Apaiser la querelle dont tu étais la cause.
Les uns montent sous terre la garde chez Hadès,
Et les flammes, comme la foudre de Zeus, se sont abattues sur leurs remparts.
Leur misérable état suscite ces plaintes.*

THÉOCLYMÈNE

Salut à toi, tombeau de mon père ; je t'ai enseveli
À ma porte, Protée, afin de pouvoir te saluer :
Chaque jour, en entrant, et en sortant
Ton fils Theoclymène s'adressera à toi, mon père.
Ramenez, mes serviteurs, les chiens, et rapportez
Les filets au palais de votre roi.
J'ai bien des choses à me reprocher :
Ne mettons-nous plus à mort les malfaiteurs ?
Je viens d'apprendre qu'un Hellène est arrivé
Dans ce pays, sans que mes guetteurs s'en aperçoivent,
Sans doute un espion, ou quelqu'un qui veut nous enlever
Hélène ; il mourra s'il tombe entre mes mains.
Ho !
À ce qu'il semble, je ne puis que constater les
Dégâts ; elle a quitté son poste près de ce tombeau,
La fille de Tyndare, elle s'en va de cette terre.
Oh ! Hé ! Ouvrez la porte ! Faites sorti les chevaux
Des écuries, mes serviteurs, amenez-moi les chars ;
Il faut tout faire pour qu'elle ne soit pas, à mon insu,
Emmenée de mon pays, cette femme que j'entends épouser...
Arrêtez ! je vois ceux que nous poursuivons,
Là, dans mon palais, ils ne se sont pas enfuis.
Hé ! À quoi riment ces vêtements noirs que tu as pris,
Au lieu des blancs, pourquoi avoir raclé ton crâne
Avec une lame, et coupé à ras ta noble chevelure,
Pourquoi ce torrent de larmes répandu
Sur ta joue ? Est-ce un songe nocturne
Qui te fait gémir, ou un oracle entendu dans
Ce palais, qui te met ainsi dans tous tes états ?

HÉLÈNE

Ah, Seigneur — c'est le titre qu'à présent je te donne —
C'en est fait de moi, je n'ai plus rien, je ne suis plus rien.

THEOCLYMÈNE

Quel est ce malheur qui te frappe ? Que t'arrive-t-il ?

HÉLÈNE

Ménélas — ah ! comment le dire ? — est mort.

THÉOCLYMÈNE

Je ne me réjouis pas de ce que tu dis ; mais je suis heureux.
Comment le sais-tu ? Est-ce Théonoé qui te l'a appris ?

HÉLÈNE

Oui, et cet homme, là, confirme qu'il n'est plus.

THÉOCLYMÈNE

C'est celui qui est là ? Te le dit-il nettement ?

1200

HÉLÈNE

Oui ; ça m'aurait arrangé qu'il soit allé ailleurs.

THÉOCLYMÈNE

Qui est-il ? D'où est-il ? Je veux en savoir plus.

HÉLÈNE

C'est celui qui est là, blotti au pied du tombeau.

THÉOCLYMÈNE

Par Apollon, quels misérables haillons !

HÉLÈNE

Je crois, hélas, que mon époux en porte de pareils.

THÉOCLYMÈNE

De quel pays est-il, et d'où vient-il ?

HÉLÈNE

C'est un Grec ; un Achéen de l'équipage de mon mari.

THÉOCLYMÈNE

Et comment, d'après lui, Ménélas est-il mort ?

HÉLÈNE

De la plus lamentable des façons, ballotté par les vagues.

THÉOCLYMÈNE

À quel endroit se trouvait-il, dans les mers barbares ?

HÉLÈNE

Il a été poussé sur les écueils des côtes sans abri de Lybie.

THÉOCLYMÈNE

Pourquoi n'est-il pas mort, s'il se trouvait dans ce navire ?

HÉLÈNE

Les plus humbles ont parfois plus de chance que les grands.

THEOCLYMÈNE

Où a-t-il donc laissé l'épave du vaisseau ?

HÉLÈNE

Où il aurait dû mourir vilainement, au lieu de Ménélas.

THÉOCLYMÈNE

Il n'est plus. Dans quelle embarcation est-il venu ?

HÉLÈNE

Des marins l'ont trouvé, et recueilli, à ce qu'il dit.

THÉOCLYMÈNE

Qu'est devenu la calamité, qui a pris ta place à Troie ?

HÉLÈNE

Ce nuage façonné à mon image ? Il s'est dissipé dans l'éther.

THÉOCLYMÈNE

Ô Priam, ô Troie, anéantis pour rien !

HÉLÈNE

J'ai souffert moi aussi comme les malheureux Priamides.

THÉOCLYMÈNE

A-t-on donné ou pas une sépulture à ton époux ?

HÉLÈNE

Il n'en a pas. Quel malheur que le mien !

THÉOCLYMÈNE

C'est pour ça que tu as coupé les boucles de tes cheveux blonds ?

HÉLÈNE

Je le chéris toujours, il est là, où qu'il soit.

THÉOCLYMÈNE

Mais y a-t-il en effet un malheur à pleurer ?

HÉLÈNE

Est-il donc facile de cacher quelque chose à ta sœur ?

THÉOCLYMÈNE

Bien sûr que non. Vas-tu rester à côté de ce tombeau ?

HÉLÈNE

Pourquoi te moquer de moi, et ne pas laisser ce mort tranquille ?

THÉOCLYMÈNE

Tu es fidèle à ton mari, c'est pour ça que tu me fuis.

HÉLÈNE

Je ne te fuirai plus ; je consens à t'épouser ;

THÉOCLYMÈNE

Tu m'as bien fait attendre ; mais j'en suis fort heureux.

HÉLÈNE

Sais-tu ce qu'il faut faire ? Oublions ce qui s'est passé.

THÉOCLYMÈNE

En échange de quoi ? Chaque faveur doit en entraîner une autre.

HÉLÈNE

Faisons la paix ; laisse là ton ressentiment.

THÉOCLYMÈNE

J'oublie ma rancune, Qu'elle s'envole loin.

HÉLÈNE

Je tombe à tes genoux ; si tu ressens quelque chose pour moi...

THÉOCLYMÈNE

Que cherches-tu à obtenir, en me suppliant avec une telle ardeur ?

HÉLÈNE

Je veux ensevelir mon époux qui est mort.

THÉOCLYMÈNE

Quoi ? Une tombe pour un mort qui n'est pas là ? Enterre-t-on des ombres ?

HÉLÈNE

Il existe chez les grecs une coutume : ceux qui sont morts en mer...

THÉOCLYMÈNE

Que fait-on ? Les Pélopidés connaissent ces choses-là.

HÉLÈNE

On les enveloppe dans un linceul vide.

THEOCLYMÈNE

Fais ce que tu as à faire ; dresse ce tombeau où tu veux.

HÉLÈNE

Ce n'est pas ainsi que nous donnons une tombe aux marins qui sont morts.

THÉOCLYMÈNE

Comment ça ? Je ne comprends rien aux coutumes grecques.

HÉLÈNE

Nous embarquons ce qu'on offre à leurs dépouilles.

THÉOCLYMÈNE

Que dois-je donc te procurer pour le mort ?

HÉLÈNE

Il le sait, cet homme, je n'ai pas l'habitude, ça allait mieux avant.

THÉOCLYMÈNE

Cela m'a fait plaisir, étranger, d'entendre ce que tu as dit.

1250

MÉNÉLAS

Pas à moi, en tout cas, ni au mort.

THÉOCLYMÈNE

Comment ensevelissez-vous ceux qui sont morts en mer ?

MÉNÉLAS

Cela dépend des biens dont l'on dispose.

THÉOCLYMÈNE

Demande ce que tu voudras, je veux lui faire plaisir.

MÉNÉLAS

L'on fait d'abord couler le sang pour ceux d'en bas.

THÉOCLYMÈNE

Lequel ? Dis-le-moi, je le ferai.

MÉNÉLAS

C'est à toi de voir ; ce que tu donneras nous ira.

THÉOCLYMÈNE

Chez les barbares, on immole un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS

Si ce n'est pas une bête de bonne race, autant ne rien donner.

THÉOCLYMÈNE

Nous ne manquons pas de bêtes, dans nos riches troupeaux.

MÉNÉLAS

L'on porte également une litière vide.

THÉOCLYMÈNE

Ce sera fait ; que faut-il apporter d'autre, selon vos coutumes ?

MÉNÉLAS

Des armes d'airain, il aimait la guerre.

THÉOCLYMÈNE

Ce que nous offrirons sera digne de Pélopides.

MÉNÉLAS

De beaux fruits également que donne cette terre.

THÉOCLYMÈNE

Pour quoi faire ? Comment allez-vous les jeter dans la mer ?

MÉNÉLAS

Il faut qu'il y ait un vaisseau, avec ses rameurs.

THÉOCLYMÈNE

À quelle distance de la terre doit aller ce vaisseau ?

MÉNÉLAS

L'on doit distinguer à peine son sillage du rivage.

THÉOCLYMÈNE

Pourquoi ? D'où vient cet usage chez les Grecs ?

MÉNÉLAS

Les vagues ne doivent pas ramener cette souillure.

THÉOCLYMÈNE

Vous disposerez des rameurs phéniciens les plus rapides.

MÉNÉLAS

Ce serait une belle façon de rendre hommage à Ménélas.

THÉOCLYMÈNE

Ne peux-tu pas te passer d'elle pour cette cérémonie ?

MÉNÉLAS

Cette tâche revient à la mère, à l'épouse, ou aux enfants.

THÉOCLYMÈNE

C'est à elle, comme tu dis, d'ensevelir son époux.

MÉNÉLAS

La piété nous oblige à ne pas marchander les devoirs dus aux morts.

THÉOCLYMÈNE

C'est bon ; j'ai intérêt à ce que mon épouse soit pieuse.
Entre dans le palais, pour choisir les parures du mort.
Toi, tu ne partiras pas de mon pays les mains vides
Après ce que tu as fait pour elle. Tu m'as donné
Une bonne nouvelle ; à la place de tes haillons,
Tu recevras de quoi te vêtir, et te nourrir, pour ton retour
À ta patrie... je te vois là si misérable !

Quant à toi, ma pauvre femme, ne te torture pas,
Cela ne te mène à rien. Ménélas a subi son destin,
Il ne peut revenir à la vie, ton mari qui est mort.

MÉNÉLAS

Fais ce que tu as à faire, ma petite ; il te faut chérir
Le mari qui est là, laisse-là celui qui n'est plus ;
C'est ce que tu as de mieux à faire dans ta situation.

Si je rentre en Grèce, sain et sauf, je mettrai
Un terme aux invectives que tu essayais, si tu es
Pour ton époux la femme que tu dois être.

HÉLÈNE

Je le ferai ; mon époux n'aura rien à me
Reprocher ; tu seras là pour le voir.
Va, malheureux, entre, lave-toi,
Et change de vêtements. je ne tarderai pas
À te récompenser ; tu n'en seras que plus disposé
À rendre tes devoirs à mon cher Ménélas,
Si je suis avec toi telle que je dois être.

1300

LE CHŒUR

*Sur sa montagne, jadis, la mère des
Dieux s'élança, dans une course effrénée,
Suivant les vallons boisés,
Le cours des fleuves,
Et le fracas des vagues de la mer,
Tant elle se languissait après la disparition
De sa fille, dont on ne peut dire le nom.
Le claquement des castagnettes
Faisait retentir sa stridente clameur,
Quand, pour soutenir la déesse
Qui attelait ses fauves à son char,
Partie à la recherche de son enfant arrachée
Aux rondes que dessinaient les chœurs
Des vierges ; de leurs pieds rapides comme les vents
Dans les tempêtes, Artémis avec son arc,
Gorgôpis, sa lance à la main,
Son accourues, Zeus, les regardant
De son siège céleste,
Changeait les destinées.
Lorsque la Mère mit fin
À ses errances exténuantes,
Pour retrouver la trace invisible
De sa fille enlevée sournoisement,
Elle avait atteint les sommets dont se nourrit la neige
Où se postent les Nymphes de l'Ida ;
De chagrin, elle se jette, au milieu des rochers,
Dans les fourrés couverts de neige ;
Les plaines desséchées, sur la terre, sous
Le soc, ne donnent rien aux hommes,
Réduisant à néant la race des mortels ;*

*Elle n'offre plus aux troupeaux
Les pâturages verdoyants
Hérissés d'herbe grasse ;
Il n'y a plus de vie dans les cités ;
Plus de sacrifices aux dieux,
Plus d'offrandes brûlant sur les autels ;
Elle tarit les sources fraîches, les empêchant
De faire jaillir leurs ondes claires,
Elle ne peut oublier sa fille.
Comme elle avait mis fin aux banquets
Des hommes et des dieux,
Pour calmer l'inexpiable
Colère de la Mère, Zeus dit :
" Allez, vénérables Charites,
Trouver Déo qui rumine sa rage
Depuis que sa fille a disparu,
Dissipez son chagrin avec vos cris de joie,
Et vous, les Muses, avec les chants de vos chœurs."
Cypris, la plus belle des bienheureux,
Fit retentir la voix profonde de l'airain,
Et prit les tambourins tendus de cuir ;
La Mère éclata de rire, alors,
Prit dans ses mains
La flûte au son grave,
Charmée par tout ce bruit.
Tu t'es permis dans ta demeure
Des choses interdites et sacrilèges,
T'attirant, ma fille, la colère
De la Grande Mère en faisant
Peu de cas des sacrifices à la déesse.
Elles ont une grande puissance,
Les diaprures des peaux de faon,
La pousse du lierre s'enroulant
Autour des narthex sacrés,
Ainsi que l'élan donné au rhombe
Qui tourne dans l'éther,
La chevelure en désordre des bacchantes sous l'emprise
De Bromios, et les nuits consacrées à la Déesse.
Il ne te reste plus qu'à réfréner
La vanité que tu tirais
De ta seule beauté.*

HÉLÈNE

Tout va pour le mieux au palais, mes amies ;
La fille de Protée ne m'a pas démentie,
Elle n'a pas dénoncé la présence de mon époux
À son frère, qui l'interrogeait. Pour m'aider, elle a dit
Qu'il est mort, sous la terre, et ne voit pas le jour
(.....)

Mon époux s'en est lui-même fort bien tiré .
Les armes qu'il devait jeter dans la mer,
Il les a récupérées, il a glissé son noble bras dans la
Boucle de son bouclier, et tient sa lance de la main droite,
Comme s'il voulait tout faire pour honorer le mort. Il s'est procuré tout ce
qu'il faut pour engager le combat,
Et mettre en fuite des milliers de barbares,
Quand nous aurons embarqué sur ce bateau.
C'est moi qui l'ai habillé avec des vêtements propres,
Pour remplacer ses haillons, qui l'ai baigné,
En le plongeant longtemps dans l'eau du fleuve.

Voilà qu'il sort du palais, celui qui croit
Me tenir déjà dans ses bras.
Je dois me taire ; mais je vous engage, pour moi,
À tenir votre langue : nous pourrions, en nous
Sauvant nous-même, vous sauver également.

THÉOCLYMÈNE

Avancez-vous, en ordre, selon les instructions de l'étranger,
Mes serviteurs, avec les offrandes à jeter dans la mer.
Hélène, si mes conseils ne te semblent pas mauvais,
Fais ce que je te dis, reste ici ; que tu sois là
Ou non, les mêmes honneurs seront rendus à ton époux.
Je crains que de soudains regrets, au moment d'honorer
Ton premier mari, ne te poussent à te jeter dans la mer ;
Bien qu'il ne soit pas là, tu le pleures par trop.

HÉLÈNE

Ô mon nouveau mari ; je me dois d'avoir des
Égards pour le premier lit où je suis entrée
Vierge ; devrais-je, pour avoir chéri mon époux,
Mourir avec lui ? Que gagnerait-il à me
Voir mourir, celui qui est mort ? Laisse-moi
Aller moi-même offrir ces offrandes à sa dépouille.
Que les dieux t'accordent ce que je souhaite,
Ainsi qu'à cet étranger, qui nous aide dans cette cérémonie.

Tu trouveras avec moi, dans ta demeure, la femme
Qu'il te faut, puisque tu te montres obligeant envers
Ménélas et moi ; le destin semble avoir tout réglé.
Demande que l'on nous donne le vaisseau où
Nous embarquerons nos offrandes, et je serai comblée.

THÉOCLYMÈNE

Va, toi ; amène-leur un vaisseau de Sidon à cinquante
Rameurs, les rames à la main.

HÉLÈNE

C'est le capitaine qui va présider à ces obsèques ?

THÉOCLYMÈNE

Parfaitement. Les marins doivent lui obéir.

HÉLÈNE

Répète-leur cet ordre, qu'ils le tiennent de toi.

THÉOCLYMÈNE

Je leur donnerai trois fois cet ordre, si tel est ton désir.

HÉLÈNE

Puisses-tu te trouver bien, comme moi, de mes projets.

THÉOCLYMÈNE

Ne va pas ternir ta peau à force de pleurer.

HÉLÈNE

Ce jour va te montrer ma gratitude.

THÉOCLYMÈNE

Les morts ne sont rien, la peine qu'on prend pour eux, on la perd.

HÉLÈNE

Ils sont là-bas comme ici, ceux dont je te parle.

THÉOCLYMÈNE

Tu trouveras en moi un époux qui n'a rien à envier à Ménélas.

HÉLÈNE

Il n'y a chez toi rien à redire ; il ne me faut que de la chance.

THÉOCLYMÈNE

Tu en auras, si tu m'accordes ton affection.

HÉLÈNE

L'on ne nous apprendra pas à chérir ceux que j'aime.

THÉOCLYMÈNE

Veux-tu que je t'aide en commandant moi-même cet vaisseau ?

HÉLÈNE

Surtout pas ; ne va pas servir tes esclaves, mon roi.

THÉOCLYMÈNE

Eh bien, soit ; je n'en ai rien à faire des lois des Pélopidés ;
Notre palais est pur ; il n'a pas rendu
L'âme ici, Ménélas ; qu'on aille
Dire à mes lieutenants d'apporter chez moi
Les ornements pour mes nocés ; il faut que tout
Le pays retentisse de chants joyeux,
Pour les nocés d'Hélène et les miennes, qu'ils suscitent l'envie.
Et toi, étranger, va jeter au fond de la mer
Ces offrandes à son ancien époux,
Puis ramène-moi vite mon épouse dans ma demeure.
Tu prendras part avec moi au festin de ses nocés,
Puis tu rentreras chez toi, ou vivras heureux ici.

MÉNÉLAS

Ô Zeus, toi qui es pour nous un père, un dieu sage,
Accorde-nous un regard, libère-nous de nos maux.
Ils tirent nos destins vers les écueils, nous ne
Pourrons nous en détacher ; effleure-nous du bout de ton doigt,
Nous avons jusqu'ici enduré suffisamment de peines.
Ô dieux, je vous ai tant de fois supplié de nous donner autant de joies que
De chagrins ; je devrais connaître un jour autre chose que le malheur,
Reprendre pied ; si vous m'accordez une seule faveur,
La chance tournera définitivement pour moi.

1450

LE CHŒUR

*Vaisseau phénicien de Sidon, ô
Rapide rame, aimable mouvement,
Mère de bruyants claquements,
Qui mènes les beaux chœurs
Des dauphins, quand la mer
S'ouvre à l'air frais de la brise,*

Que la fille de Pontos, aux yeux verts,
 Galanée, dit :
 "Déployez vos voiles, abandonnez-les
 Aux brises marines,
 Prenez vos rames de sapin,
 Matelots, matelots,
 Qui conduisez Hélène
 Vers les rivages aux beaux ports des Perséides."
 Tu trouveras les filles
 De Leucippe près des eaux du fleuve,
 Ou devant le temple d'Athéna,
 En rejoignant, après tout ce temps, les chœurs,
 Les joyeux cortèges d'Hyacinthe,
 Pour la fête nocturne,
 De celui que, en mesurant avec lui ses forces,
 D'un disque tournoyant sans fin,
 Phoibos a tué ; jour que
 Le fils de Zeus a donné l'ordre
 De célébrer en terre Laconienne ;
 Tu retrouveras aussi la vierge, que tu as
 Laisée à ton foyer, Hermione,
 — Pour ses noces les torches n'ont pas encore flambé.
 Ah, si je pouvais fendre l'air
 Comme les oiseaux de Libye
 Qui, alignés en triangle,
 Fuyant les pluies hivernales,
 S'en vont obéissant au
 Sifflement du plus âgé,
 Qui les conduit, survolent les étendues arides et
 Fertiles en criant ;
 Oiseaux au long cou,
 Qui empruntez les routes des nuages,
 Poursuivez votre course sous les Pléiades à leur zénith,
 Et Orion, la nuit ;
 Proclamez cette nouvelle,
 En vous posant sur l'Eurotas :
 Après avoir pris la ville de Dardanos,
 Ménélas revient à son palais.
 Prenez le chemin de vos chevaux,
 Lancez-les à travers l'éther,
 Fils de Tyndare,
 Dans le tourbillon de leurs astres lumineux ;
 Vous qui demeurez au ciel,
 Sauveurs d'Hélène,

*À travers la mer verte, et la peau sombre de la houle
À l'écume blanche qui gronde,
Priez Zeus d'envoyer des vents
Favorables aux marins ;
Libérez votre sœur de l'abomination
D'avoir partagé la couche de barbares,
Le reproche qu'on lui fait
Après la querelle sur le mont Ida,
Elle n'est jamais allée, à Ilion, à l'intérieur
Des remparts bâtis par Phoibos.*

UN MESSAGER

Mon roi, quel malheur de te trouver au palais ! Tu vas
Tout de suite apprendre de ma bouche tes nouveaux malheurs.

THÉOCLYMÈNE

Qu'y a-t-il ?

LE MESSAGER

Efforce-toi de trouver une autre
Femme ; Hélène s'en est allée d'ici.

THÉOCLYMÈNE

En se mettant des ailes, ou en foulant la terre ferme ?

LE MESSAGER

C'est Ménélas qui l'a emmenée de notre pays,
Après être venu lui-même annoncer qu'il était mort.

THÉOCLYMÈNE

C'est affreux, ce que tu dis ; avec quel navire
A-t-il quitté le rivage ? J'ai de la peine à le croire.

LE MESSAGER

Celui que tu lui as donné ; en un mot,
Il s'est enfui avec tes marins.

THÉOCLYMÈNE

Comment ça ? Je suis impatient de le savoir ; je n'ai
Jamais imaginé qu'un homme pût à lui seul venir
À bout de tous ces marins que j'ai envoyés avec lui.

LE MESSAGER

Après avoir quitté ta royale demeure

Et s'être avancé vers la mer, posant sur
Le sol, astucieusement, son pied délicat, la fille de Zeus s'est mise à gémir
Sur son mari qui était là et pas mort.
Nous avons gagné ton chantier naval,
Et tiré un navire de Sidon qui n'avait jamais pris la mer,
Avec cinquante bancs de nage et autant
De rames. Les travaux sont exécutés l'un après l'autres :
L'un dresse le mât, l'autre place les avirons à leurs tolets,
Tout se met en place, les voiles blanches sont hissées ensemble,
Les gouvernails sont fixés par des courroies.
Alors que nous nous activions ainsi, les compagnons
Grecs de Ménélas, qui observaient ces préparatifs,
Sont venus sur le rivage dans leurs hardes de naufragés,
De rudes gaillards, qui offraient un misérable spectacle.
Dès qu'il les aperçut, le fils d'Atrée, affichant
Une trompeuse pitié, leur dit :
"Malheureux, de quel vaisseau achéen
Naufragé avez-vous été rejetés ici ?
Voulez-vous ensevelir avec nous le fils d'Atrée,
À qui, faute de dépouille, la fille de Tyndare offre un linceul vide ?
En versant des larmes factices,
Ils s'approchaient du navire avec leurs offrandes
À Ménélas ; cela nous semblait suspect,
Nous nous disions, entre nous, que ces passagers
Étaient bien nombreux. Mais nous avons jugé
Qu'il fallait suivre tes instructions. En nous donnant l'ordre
De confier ce navire à l'étranger, tu as tout embrouillé.

Nous avons aisément embarqué une bonne partie de la
La cargaison, assez légère. Mais le taureau refusait de
De s'engager sur la passerelle, et d'avancer,
Il meuglait, roulant ses yeux,
Arquant son dos, regardant entre ses cornes,
Et nous empêchait de le toucher. L'époux d'Hélène lance
Alors : "Vous qui avez détruit Ilion,
Qu'attendez-vous pour l'enlever, comme font les Grecs,
Sur vos solides épaules, et le jeter
Sur la proue ? — là-dessus, il prend
La poignée de son épée — nous l'égorgerons en l'honneur du défunt.

Pour exécuter cet ordre, ses hommes arrivent, soulèvent
Le taureau, le hissent sur le pont.
Rien qu'en grattant le cou du cheval
Et son front, Ménélas réussit à le faire monter à bord.
À la fin, quand tout le chargement se trouve dans le vaisseau,
Hélène, avec son pied à la belle cheville

Monte à l'échelle, et s'installe sur le tillac.
Et Ménélas, le prétendu mort, se met à côté d'elle.

À bâbord et à tribord, les autres
Se serrent l'un contre l'autre, en cachant leurs
Épées sous leurs vêtements, et couvrent le bruit des vagues
Avec leurs cris, dès que nous entendons l'ordre du chef de nage.

Lorsque nous avons été ni trop loin ni trop près
De la côte, notre homme de barre demande :
"Devons-nous aller plus loin, étranger,
Ou c'est bon ? C'est à toi de diriger la manœuvre. "
Il dit : "Ça me va." Il tire alors son épée de sa main droite,
S'avance vers la proue et se prépare à égorger
Le taureau ; puis, sans rappeler le nom d'aucun mort,
Il lui tranche la gorge en faisant cette prière : "Ô dieu
De la mer qui en fais ta demeure, et vous, saintes filles de Nérée,
Menez-nous, mon épouse et moi, aux rivages de Nauplie, sains et saufs,
Loin de ce rivage." Le sang qui jaillit jusqu'à la surface
Des flots, annonce de bons vents à l'étranger.

L'un d'entre nous s'écrie : "On nous a trompés, avec ce vaisseau,
Retournons au rivage ; il faut prendre une décision,
Et toi, vire de bord. " Laissant là le taureau égorgé,
Le fils d'Atrée, debout, crie à ses compagnons :
"Qu'attendez-vous, fleur de la terre grecque,
Pour égorger, massacrer ces barbares, et les
Jeter à la mer !" Celui qui commandait
Tes marins lance des ordres contraires :

"Allez, tous ! Ramassez un espar,
Brisez les bancs, arrachez une rame de son tolet,
Mettez en sang la tête de ces étrangers qui nous attaquent !"

Tous se lèvent, bondissent, prennent dans
Leurs mains des rames, ou des épées ;
Le vaisseau ruisselle de sang. Hélène,
De la poupe encourage les Grecs : "Où est votre bravoure à Troie ?
Montrez-le aux barbares." Pleins d'ardeur,
Les nôtres tombaient, certains se relevaient, on pouvait voir
Nos morts étendus là. Ménélas, les armes à la main,
Observant les endroits où ses troupes flanchaient,
S'y précipitait, l'épée à la main droite,
Et nous forçait à sauter du vaisseau dans la mer ; les bancs
De rameurs se vidaient. S'approchant de celui qui
Tenait le gouvernail, il lui dit de mettre le cap sur la Grèce.
Ils dressent le mât, le vent se lève, il leur est favorable.

Ils s'éloignent du rivage. J'ai moi-même échappé au massacre,

En me laissant glisser, le long de l'ancre, dans la mer ;
J'étais à bout de forces, un pêcheur
M'a recueilli ; il m'a ramené à terre pour te dire
Ce qui s'était passé. Il n'y a rien de plus utile
Aux mortels, qu'une sage méfiance.

LE CORYPHÉE

Je n'avais jamais imaginé, ô mon roi, que Ménélas ait pu
Nous tromper, comme il l'a fait, en étant là, sous notre nez.

THÉOCLYMÈNE

Je me suis laissé prendre, pauvre de moi, aux manigances d'une femme.
C'en est fait de mes noces. S'il m'était possible de poursuivre
Et de prendre ce vaisseau, j'aurais vite fait de capturer les étrangers.
Au moins ferons-nous payer ma sœur : elle nous a trahi,
Elle a vu Ménélas chez moi, et ne me l'a pas dit.
Elle ne trompera personne d'autre avec ses oracles.

UN SERVITEUR

Eh ! Où vas-tu, seigneur, qui veux-tu mettre à mort ?

THÉOCLYMÈNE

Je vais où je dois rendre la justice ; tire-toi de mon chemin.

LE SERVITEUR

Je ne lâcherai pas tes vêtements ; tu vas commettre un grand crime.

THÉOCLYMÈNE

Tu entends imposer ta force à ton maître, toi, un esclave ?

LE SERVITEUR

C'est moi qui ai raison.

THÉOCLYMÈNE

Absolument pas, si tu ne me laisses pas...

LE SERVITEUR

Je ne te lâcherai pas.

THÉOCLYMÈNE

Tuer une sœur infâme...

LE SERVITEUR

C'est une sainte.

THÉOCLYMÈNE

Qui m'a trahi...

LE SERVITEUR

Une belle trahison ; elle veut faire ce qui est juste.

THÉOCLYMÈNE

En remettant ma femme à un autre...

LE SERVITEUR

À celui qui a plus de droits sur elle.

THÉOCLYMÈNE

Quel droit a-t-il sur ce qui est à moi ?

LE SERVITEUR

C'est son père qui la lui a remise.

THÉOCLYMÈNE

C'est le destin qui me l'a donnée.

LE SERVITEUR

C'est ton devoir qui te l'enlève.

THÉOCLYMÈNE

Quel droit as-tu de me juger ?

LE SERVITEUR

C'est moi qui ai raison.

THÉOCLYMÈNE

Je devrais t'obéir ? Ne suis-je pas le maître ?

LE SERVITEUR

Pour être scrupuleux, pas injuste.

THÉOCLYMÈNE

Tu brûles de mourir, on dirait.

LE SERVITEUR

Tue-moi, tu ne tueras pas

Ta sœur, malgré moi ; tue-moi donc ; pour les esclaves
Bien nés, rien n'est plus beau que de mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSCURES

Apaise ta colère, elle t'égare,
Théoclymène, le roi de ce pays, nous t'y engageons, tous les deux,
Nous, les Dioscures, que Lédà a mis au monde,
Ainsi qu'Hélène, qui s'est enfuie de ton palais ;
Tu t'emportes pour des noces que le destin n'a pas décidé,
Et ta sœur, la petite-fille d'une divine Néréide,
Ne t'a fait aucun tort, elle a respecté les lois des dieux,
En suivant les instructions justes de son père.

Il fallait que, jusqu'à présent, Hélène
Demeurât dans ton palais.

1650

Troie une fois détruite de fond en comble,
Son nom ne représentait plus aucune utilité pour les dieux ;
Il faut qu'elle retrouve sa place auprès de son époux,
Qu'elle revienne à son foyer pour vivre avec son mari.
Ne va pas lever ton glaive noir sur ta sœur,
Rends-toi compte qu'elle a eu raison d'agir ainsi.
Cela fait longtemps que nous aurions sauvé notre sœur :
Zeus a fait de nous des dieux ;
Mais nous devons nous soumettre aux destins
Et aux dieux, qui ont décidé cela.

C'est tout ce que j'avais à te dire ; je m'adresse à présent à ma sœur :
Prends la mer avec ton époux ; vous aurez un bon vent ;
Nous autres, les Sauveurs, nous allons, tous les deux,
T'escorter, à cheval, sur les flots, jusqu'à ta patrie.
Quand tu auras passé la dernière borne, à la fin de ta vie,
L'on t'invoquera comme une déesse ; avec nous, les Dioscures,
Tu auras ta part des libations, et des présents offerts par les
Hommes ; c'est la volonté de Zeus.
L'endroit où le fils de Maïa t'a déposée,
Après t'avoir enlevée de Sparte, en traversant les airs,
Pour dérober ton corps à Paris, l'empêchant de partager ta couche,
— Je parle de l'île toute en longueur en face de de l'Attique —
On l'appellera Hélène, dorénavant, chez les mortels,
Car elle t'a recueillie quand tu as été ravie à ton foyer.
Après toutes ses errances, les dieux te donneront à Ménélas
La résidence qu'ils te réservent, sur l'île des Bienheureux,
Les divinités n'éprouvent aucune haine contre les gens bien nés,
Les épreuves sont le lot des gens de peu.

THÉOCLYMÈNE

O fils de Zeus et de Lédà, je renonce
À faire valoir mes droits sur votre sœur ;
Je ne veux plus mettre ma sœur à mort.
Qu'Hélène regagne son foyer, si les dieux le veulent.
Sachez que vous êtes les frères d'une sœur admirable
Et d'une chasteté sans exemple, elle est de votre sang.
Et soyez heureux d'avoir, en Hélène, un noble
Cœur, ce qui n'est pas donné à beaucoup de femmes.

LE CORYPHÉE

La volonté des dieux prend des formes diverses ;
Ce qu'on attend, n'arrive pas à son terme ;
Ce qu'on n'attend pas, un dieu arrive à l'accomplir.
C'est ainsi que finit ce drame.



René Bibderfeld - 2015